

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 80

MONTREAL, 31 OCTOBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



IN MEMORIAM : Les fleurs pour la tombe.

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les échos de Montréal. — La Semaine, par L. d'O. — La police montée du Nord-Ouest, (avec gravures). — Nouvelle : Robe grise et coquelicots. — A deux doigts de la mort, (avec gravure), par G. Valrune. — Propos d'étiquette. — La vie sportive d'une jeune fille cow-boy. — Poésie : La dernière feuille, par le Dr P.-H. Sainte-Marie. — Pour nos lectrices. — Ça et là. — Le téléphone chez les poissons, (avec gravures). — Carnet de la ménagère, (avec gravure). — Le savoir-vivre enseigné à nos enfants. — Poésie : Le Soir, par Mme Desbordes Valmore. — Un soldat qui a vu du pays. — Récréation en famille, (avec gravures). — Le grand journal quotidien du Canada, (avec gravures). — Pages humoristiques, (avec gravures).

FEUILLETONS : L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb. — Le Héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : Chant, Amoureuse prière, paroles de G. Montoya et P. André, musique d'Edouard Mathé, (trois pages).

GRAVURES : "In memoriam", les fleurs pour la tombe. — Portrait du Dr Chouinard. — Une maison de ferme au Texas. — Jeune fille revenant d'une partie de chasse. — Marche des pillards Kurdes. — Soldats turcs, dévalisant une maison chrétienne en Macédoine. — Beaux-arts : Le mariage de la Vierge. — La mode, huit chapeaux de dames. — Le plus grand voilier du monde.



La vie est un voyage.

A peine revenus de l'excursion que nous avons faite, la semaine dernière, jusqu'aux confins de l'Ouest canadien, près du cercle polaire, voici qu'il nous faut repartir pour l'est et le nord de notre Canada, dans une autre partie du pays des fourrures.

Mais, avant de nous embarquer, il est bon de savoir pourquoi nous allons faire ce voyage, et c'est ce que je vais vous expliquer en peu de mots.

Depuis quelques années, une grande maison française, la maison Revillon frères, qui occupe en Europe, dans le commerce des fourrures, une position analogue à celle de la maison Menier, dans les chocolats, s'est décidée à fonder au Canada des postes semblables à ceux de la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour alimenter son commerce et se procurer aux sources mêmes les fourrures qui lui sont nécessaires.

La maison Revillon est riche, très riche, archi-millionnaire; elle a depuis longtemps des postes aux Indes, en Afrique, dans la partie septentrionale de la Russie et de la Sibérie, et partout elle commande une armée de chasseurs. Elle vient aussi de s'implanter au Canada, où elle a déjà un grand nombre d'établissements sur la côte nord, au Labrador, dans la baie James et dans le Nord-Ouest. Elle va continuer son installation en pous-

sant encore au nord, du côté du Mackenzie, et à l'extrême Nord-Ouest, vers la région du Yukon.

C'est une entreprise colossale et la concurrence la plus redoutable qu'ait jamais rencontrée la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Et notez que ce n'est pas un projet en l'air, mais bien une chose faite, qui fonctionne et ne fait que grandir tous les jours, avec l'ordre, la régularité, la probité et la tenacité qui distinguent les grandes maisons françaises, quand elles ont la volonté et les millions.

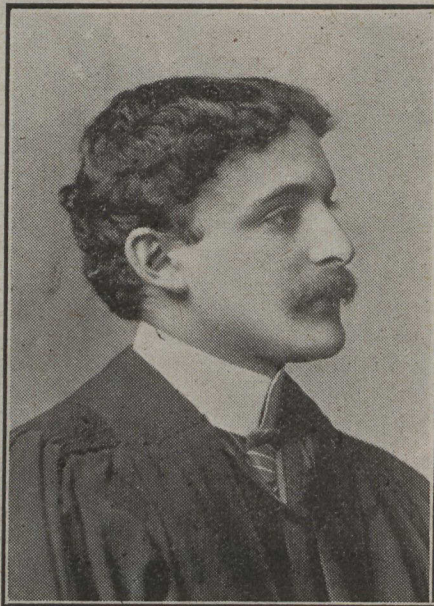
Les millions et la volonté de la maison Revillon sont représentés au Canada par M. d'Aigneault, le marquis d'Aigneault, qui ne parle jamais de son marquisat et s'occupe d'affaires.

M. d'Aigneault est un jeune homme, vingt-huit ans à peine, ancien élève de Saint-Cyr, qui, après avoir été officier pendant trois ans dans l'armée française, a provisoirement mis de côté son sabre pour s'occuper de cette grande exploitation.

Très affable, fort sérieux, un peu froid même, il était l'homme qu'il fallait pour mener à bien l'entreprise qui lui était confiée. Il a une constitution de fer qui lui a permis de faire des voyages très durs sur la côte nord, de passer de longs jours en cométique et des nuits dans la neige.

Et, maintenant que vous connaissez le chef de l'expédition et le but que poursuit la maison Revillon, montons à bord de l'"Eldorado".

◆◆ C'est le 15 août, l'"Eldorado" a son quai, à Québec, est sous vapeur et va partir. Il part. L'"Eldorado" est un navire de douze cents



DR JULES CHOUINARD

tonneaux environ, acheté en Angleterre, emportant un équipage en majorité anglais, quatorze charpentiers et menuisiers canadiens-français, M. et Mme d'Aigneault, leur fille adoptive, une gouvernante, et, comme dans toutes les expéditions des romans de Jules Verne, l'homme de science, le médecin du bord, le jeune docteur Jules Chouinard, fils de M. Ephrem Chouinard, importateur de Québec, et neveu de mon collègue, Ernest Chouinard, ancien rédacteur en chef de "La Justice" et de "L'Électeur".

Dans ses flancs, l'"Eldorado" porte des maisons en bois, cent mille livres de poudre et des vivres pour huit ans.

Les maisons, démontables, sont destinées aux postes, la poudre aux chasseurs rouges et blancs, les vivres à tous ceux qui sont déjà installés le long des côtes glacées du Nord, et qu'il faut ravitailler.

Et voici ce qu'il advint de l'"Eldorado", corps et biens :

◆◆ La descente du golfe Saint-Laurent se fit sans encombre, et l'on traversa gaiement le dé-

troit de Belle-Isle, mais, après avoir doublé Blanc-Sablon et commencé à remonter au nord, en longeant la côte du Labrador, la brume et le gros temps accompagnèrent, jusqu'au cap Chidley, le navire, qui n'avança que lentement et avec peine.

En entrant dans le détroit d'Hudson, il fallut redoubler de précautions et ne marcher qu'à la sonde.

Dans la Baie d'Hudson, ce fut pire encore. Les icebergs sans nombre, (on en compta jusqu'à trente-deux dans un espace assez restreint,) et les mirages rendirent encore la navigation plus difficile. Ces mirages, aussi magnifiques que trompeurs, faisaient voir des terres, des montagnes, des navires à voiles et à vapeur là où il n'y avait rien que de l'eau, et, pour comble d'ennuï, l'aiguille aimantée se livrait parfois à des entrecats incompréhensibles. Les cartes officielles elles-mêmes sont si peu sûres, qu'il était mieux de ne pas s'y fier. On en eut souvent la preuve.

On avançait, cependant, on approchait du but, on était même dans la baie James quand, un matin, le 2 septembre, à quelque distance du Fort George, le navire toucha fortement et demeura immobile.

Au jour, on constata que l'"Eldorado" était échoué au milieu des récifs, et qu'il était en très mauvaise position.

C'était bel et bien un naufragé, et dans cette région inhabitée, loin de tout secours possible, la situation manquait un peu de gaieté.

Après des efforts inouïs pour dégager le navire, forcé fut de le quitter le 4 septembre, car l'eau montait si rapidement qu'elle avait tout noyé, vivres et marchandises, tout, jusqu'à un malheureux piano, qui ne s'attendait guère à mourir de cette façon et dans ces parages.

◆◆ Une maison était en vue, un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont le gardien, après être revenu de sa première surprise à l'arrivée de tant de monde, déclara très nettement aux naufragés qu'il consentait à leur vendre des vivres suffisants pour se rendre à Moose-Factory, mais à condition de déguerpir dans un délai de douze heures.

Peut-être avait-il raison d'en agir ainsi, je n'en sais rien, n'ayant pas de renseignements suffisants à cet égard, mais ses provisions étant naturellement restreintes, on ne pouvait rester là longtemps avec cinquante bouches à nourrir. Et puis, il s'agissait de revenir.

Le navire se disloquait à vue d'œil, mais le capitaine ne consentit à l'abandonner que sur ordre formel et sans protêt. On laissa deux hommes à terre, pour y former un poste avec une maison du navire et des vivres pour l'hiver. L'un d'eux est Français, l'autre est un jeune Québécois, fils de feu le lieutenant-colonel Prévost, en son vivant commandant de l'Arsenal et de la cartoucherie.

◆◆ Et le retour commença.

Les deux cents milles qui séparaient les naufragés de Moose-Factory furent vivement franchis, et on acheta à ce poste, à des prix exorbitants, les vivres et les canots nécessaires. On engagea aussi quelques métis et sauvages libres, c'est-à-dire non employés par la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Ce voyage, dans les circonstances extraordinaires où il se faisait, n'était pas mince affaire, et c'est là que M. d'Aigneault prouva ses qualités d'organisateur et de commandant, car il fallut un meneur d'hommes à cette agglomération fortuite d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais, d'Allemands, de Canadiens, de Français, de métis et de sauvages, qui se regardaient parfois en chiens de faïence montrant les crocs.

La troupe fut divisée en cinq pelotons, douze hommes par canot, choisis de façon à éviter les froissements de races et les différences de lan-

gues, M. d'Aigneault et sa famille formant l'arrière-garde, afin d'avoir l'œil sur son détachement et de ne pas laisser de traînards. Il voulait tenir tout son monde dans sa main.

On était engagé dans la rivière qu'on leur avait indiquée comme le plus court chemin, quand, dans le courant de la troisième journée, des coups de feu se firent entendre à l'arrière. Dans le bois, des coups de fusil tirés à certains intervalles, sont des signaux.

On s'arrêta, et deux sauvages les rejoignirent en leur disant qu'ils faisaient fausse route, qu'ils étaient dans la Moose-River, et qu'il valait mieux pour eux rebrousser chemin et prendre la rivière Abbitibi.

C'était du temps perdu, mais le conseil étant sage, on le suivit.

◆◆ N'étant à aucun degré parent de l'immortel Homère, je ne ferai pas l'odyssée des naufragés de l'"Eldorado", et je me bornerai à vous en citer quelques anecdotes.

La discipline étant excellente, la santé à peu près parfaite, la confiance dans le commandant illimitée, tout alla bien, et plus d'un fauve de la forêt dut s'arrêter en entendant les chants jeyeux dont le vent du nord leur apportait les lointaines modulations.

Car le caractère canadien ne perd jamais ses habitudes, et M. Ernest Gagnon, le compilateur des chants canadiens, aurait tressailli d'aise en écoutant les refrains connus, que les navigateurs improvisés qui, pagayant à qui mieux mieux, jetaient aux échos des grands bois :

A Saint-Malo, beau port de mer,
Trois gros navir's sont arrivés,
Nous irons sur l'eau
Nous y prom' promener
Nous irons jouer dans l'île.

Et, après avoir bien pagayé tout le jour, quand la nuit arrivée, on avait mangé avec appétit un morceau de lard, bu une tasse de thé et allumé une bonne pipe, les histoires commençaient, et, après les histoires de chasse-galères et autres, une voix s'élevait encore :

Derrière chez-nous, ya-t-un étang,
En roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule.

On dansait parfois aussi... toujours pour se reposer, et quand, à bout de forces, histoires, chansons et danses finies, on s'allongeait sous la tente, je vous laisse à penser si tout ce monde infatigable dormait à poings fermés, d'aucuns poussant des ronflements à faire trembler la voûte céleste.

Et le lendemain matin, les Canadiens reprenaient la pagaie, en chantant pour se réveiller :

C'est l'aviron qui nous monte, qui nous mène,
C'est l'aviron qui nous monte en haut...

◆◆ Un soir, au camp, deux sauvages viennent trouver le médecin ; ils sont malades, ils ont... n'importe quoi.

Le docteur Chouinard leur donne à chacun une pilule, qu'ils avalent consciencieusement en présence de leurs compagnons, mais l'opération faite, chaque sauvage arrive, réclamant sa pilule et faisant comprendre qu'il ne doit pas y avoir de passe-droit, de préférence, et que Pipikaca ayant eu sa boule, tous les autres sauvages devaient avoir la leur.

Le docteur les fit attendre un instant et leur donna des boulettes de mie de pain, plongées dans le sucre.

Le remède fit merveille.

Un autre jour, un dimanche, le docteur en médecine se fit arracheur de dents ; et quelles dents insérées dans quelles mâchoires, vierges de tout nettoyage et de tout dentifrice !

Incisives, canines et molaires s'enlevaient avec quelques contorsions douloureuses, quand le docteur Chouinard se rappela avoir sauvé un peu de cocaïne. Il en fit usage, et le sauvage, opéré sans douleur, ne pouvait croire à la réalité ; il fallut lui montrer sa dent pour le convaincre.

Pour le coup, le docteur devait être sorcier, et,

dès ce moment, ce ne fut plus qu'avec les démonstrations les plus respectueuses qu'ils s'approchèrent de lui.

Plusieurs ne parlaient pas un mot d'anglais ni de français, mais on parvenait à se comprendre quand même.

C'est ainsi que le chef ou pseudo-chef des sauvages, voulant reconnaître les services que leur rendait le docteur, arriva à lui faire entendre qu'il voulait aussi lui enseigner un remède, et que, s'il avait froid aux pieds quand ses bottes étaient pleines d'eau, c'est parce qu'il portait des chaussettes.

— Jette tes chaussettes dans la rivière et, quand tu auras froid, retire ton pied de ta botte, mets-le dans le courant, une minute ou deux, et rechauffe-toi.

Il suivit le conseil de son confrère rouge, qui n'était lauréat d'aucune université, ni faculté, et constata qu'une douce et même forte chaleur lui réchauffait le pied.

Le système de l'abbé Kneipp !!!

◆◆ Non loin du lac Abbitibi, un soir qu'on était plus disposé à écouter qu'à danser, le docteur Chouinard en profita pour dire à ses compagnons une page d'histoire, de notre admirable histoire, faite d'héroïsmes et de dévouements.

Et il leur fit le récit de cette expédition sans précédent, de cette aventure, si extraordinaire qu'elle semble une légende, de Lemoyne d'Iberville, qui à, la tête de quelques Français et de quelques sauvages, partit de Montréal, un matin du mois de mars 1685, pour aller à travers bois, dans ce même pays, inconnu alors, sans autre guide que les étoiles, attaquer les Anglais dans la Baie d'Hudson, où ils n'arrivèrent que le 20 juin.

Il leur dit les souffrances endurées, les misères de la route, les accidents du voyage, les difficultés de l'entreprise, le succès de l'expédition, etc., etc...

Il leur fit comprendre la grandeur de ces héros qui allaient à une mort presque certaine, sans témoins, se dévouant pour une idée, pour un drapeau, pour la patrie...

Et ce récit, fait très simplement, dans les bois qu'avaient parcourus plus de deux cents ans auparavant leurs illustres ancêtres, cet épisode de notre splendide épopée, conté sous le ciel étoilé, dans cette immense solitude, produisit sur ces braves Canadiens un effet proportionné à la taille du sujet, fit gonfler leurs poitrines et illumina leurs fronts... Ils se sentaient grandis et fiers d'appartenir à la race qui a produit ces géants du patriotisme d'un siècle disparu.

◆◆ Le lendemain de cette inoubliable soirée, il fallait un contraste à ces souvenirs de gloire et de guerre.

Il se présenta sous la forme d'un brave homme, d'un Anglais, capitaine, je crois, qui, n'étant pas naufragé, lui, se rendait à Moose-Factory avec tout le confort possible.

On l'aborda pour avoir des nouvelles du monde civilisé qu'on avait quitté depuis près de deux mois.

Le voyageur, en vrai gentleman anglo-saxon qu'il était, ne connaissait qu'une nouvelle, mais une nouvelle d'une importance extraordinaire : les Américains avaient eu la victoire dans la grande course de yachts, à New-York.

Le sport ! toujours le sport !

◆◆ Justement, ce jour-là même, M. d'Aigneault organisa une partie de sport... utile.

Comme on s'approchait des endroits habités, pour stimuler ses gens, il promit cinquante piastres au canot qui arriverait le premier à X... — je ne me rappelle plus le nom de l'endroit — pour envoyer une dépêche à Montréal et à Québec.

La lutte ne semblait pas égale. D'un côté des

matelots anglais habitués à l'aviron, de l'autre des charpentiers canadiens, dont l'un, le père Bernardin, âgé de soixante-dix ans.

On partit. Les Anglais donnant, suivant leur coutume, des coups longs et forts (strong and long), les Canadiens pagayant "sec et court". Cela dura deux jours, et il arriva... que les Canadiens arrivèrent bons premiers.

◆◆ Avec cette heureuse arrivée, se terminent les aventures du voyage, dont je n'ai pu vous donner qu'une pâle idée, vû le cadre restreint d'une simple causerie. Nos aventuriers par force sont rentrés chez eux, mais dans plus d'un foyer on parlera longtemps de l'expédition à la Baie d'Hudson et surtout du retour, et l'on oubliera les moments difficiles pour ne se souvenir que des bonnes heures.

Le naufrage de l'"Eldorado" n'ébranlera pas la maison Revillon, qui sait parfaitement que la Compagnie de la Baie d'Hudson a subi des accidents de ce genre par douzaines.

Dans les conditions difficiles où il se trouvait, M. d'Aigneault peut être félicité de la manière heureuse dont il a opéré cette retraite en ramenant tout son monde sain et sauf.

◆◆ Cet après-midi, au moment de clore mon article, j'ai rencontré deux des Canadiens voyageurs, et, entre autres questions, je leur ai demandé ce qu'ils pensaient de M. d'Aigneault :

— Un homme, monsieur, un homme !

— Et le docteur Chouinard ?

— Une bonne jeunesse, monsieur !

Et dire que je ne connais ni l'un ni l'autre... Au fait, c'est peut-être pour cela que j'en ai parlé à mon aise.

LEON LEDIEU.

LES ECHOS de MONTREAL

Nos arbres sans feuilles et les morsures de la bise d'automne sont déjà les signes précurseurs de l'hiver qui approche, et qu'on nous pronostique devoir être très rigoureux.

Au Canada, cette façon de parler a une signification toute spéciale. Il faut, pour la comprendre, avoir passé des veillées de janvier, à croquer le marmot, dans un logis sans feu. Il faut avoir vu grelotter de froid des malheureux mal vêtus, à qui saint Martin n'eût pu s'empêcher d'offrir un pan de son manteau.

Oh ! les misères de l'hiver, qui les connaîtra jamais sous des climats tels que le nôtre !

Les Sociétés philanthropiques ont beau se multiplier, les bonnes âmes se dévouer, toujours il reste quelques misérables sans secours, en des taudis ignorés. Parfois la maladie les y retient, et la mort saisit d'autant plus facilement ces victimes, que celles-ci l'appellent ainsi qu'un bien suprême.

Et, à côté de ce sombre tableau, déjà se dessine celui si gai des grandes fêtes de fin d'année.

Noël, le jour de l'an, les repas copieux, les réunions amicales, les cadeaux et les vœux de bonheur ! C'est dans l'ordre des choses, chaque médaille a son revers.

Pourtant, je ne puis penser sans un serrement de cœur à ce contraste par trop accentué. Je crois au progrès et à l'amélioration des conditions de notre existence. Je crois en l'avenir et, au moins, à la cicatrisation partielle de cette grande plaie internationale qu'est le paupérisme.

Ce serait si facile, si les riches voulaient donner aux déshérités de la fortune, quelques miettes tombées de leurs tables !

En notre pays, ce sont les institutions religieuses qui pourvoient le plus au soulagement de la misère. Est-ce assez ? Non.

Si la chose était possible, et, ma foi, je ne vois pas pourquoi elle ne le serait pas ; je désirerais voir se fonder une société philanthropique cana-

diennefrançaise. Elle s'appellerait, si vous voulez, "La bouchée de pain", et serait en quelque sorte un "trust" du bien, de la charité efficace et discrète.

De charmantes et douces jeunes filles en seraient les directrices. Anges consolateurs, elles iraient dans les humbles foyers, porter de leurs blanches mains, l'obole qui sauve les familles fières et besogneuses !

Un comité, composé des sociétaires, se chargerait de procurer du travail aux personnes oisives malgré elles ; un autre s'occuperait des malades et soulagerait la douleur, en facilitant les admissions dans les hôpitaux, en donnant des médicaments, etc. Un troisième ferait des distributions de vieux vêtements, de combustibles et de comestibles.

Qu'y aurait-il de plus beau que cette solidarité dans la charité ? Sans beaucoup d'ennuis, n'écouterait que leur bon cœur, nombre de nos jeunes filles et de nos jeunes gens fortunés, pourraient faire à Montréal une somme énorme de bien. Tous, pauvres et riches, nous leur en serions reconnaissants. Et, je suis certain que ces personnes aux idées nobles, se sentiraient meilleures, conscientes de l'utilité de leur tâche ; tout en éprouvant la plus grande joie qui se puisse éprouver, celle de bien mériter de son prochain.

Le peuple n'oublierait pas un tel secours, plus raisonnable, il n'articulerait pas de farouches et utopiques revendications. De la sorte, on éviterait bien des angoisses à l'âme populaire, bien des drames sinistres. Moindre serait le flot des larmes versées sous le toit du riche, ou dans l'humble galetas, de l'ouvrière, sans travail, sans pain et sans feu.

* * *

Bien que ce journal ne fasse pas de politique, il ne peut toutefois se résoudre à un silence absolu, en présence de questions d'intérêt mondial qui nous touchent directement. Voici une semaine que les oreilles me tintent, à entendre sans cesse parler de l'Alaska, de l'Impérialisme, de l'annexion du Canada aux Etats-Unis, ou, de son indépendance.

Ayant écouté à ce sujet les opinions les plus diverses émises par des fils de l'oncle Sam et par des sujets de John Bull ; j'en ai longuement causé à notre Jean-Baptiste, et, je ne me crois en droit d'ajouter quelques mots personnels à toute cette cacophonie politique.

On pourrait me dire que cela ne changera en rien la marche des événements, je l'admets modestement. Mais n'importe, il n'y a aucun mal à considérer honnêtement ce qui se passe autour de soi. Considérons !

Le Canada est ce qu'on est convenu d'appeler une colonie autonome. Il en est ainsi, attendu qu'à de certains moments de l'histoire, il a lutté pour acquiescer ce titre.

Parce que, tout en défendant notre sol natal, il y aura tantôt un siècle, nos aïeux défendirent la cause des Anglais ; ce dont ces derniers les remercièrent en faisant pendre haut et court, un peu plus tard, quelques patriotes Canadiens. Les réclamations que formulaient ces victimes étaient bien fondées, mais ceci n'est qu'un détail. Toujours est-il que c'est beaucoup à ces martyrs de notre race que nous devons les libertés dont nous jouissons, que nous leur devons peut-être plus avant longtemps.

La Confédération canadienne une fois établie, l'histoire de ceux qui s'étaient obstinément attachés "aux quelques arpents de neige" que l'on sait ! entre dans une nouvelle phase. L'élément canadien-français grandit sans cesse aux rives du Saint-Laurent, déborde et envahit l'Est des Etats-Unis et même l'Ouest canadien. Sa poussée est tellement forte qu'un jour, le premier ministre du Dominion est un des fils des premiers colons du pays. Descendant de Français, ses procédés loyaux reflètent bien en Angleterre, l'esprit honnête et sage de la colonie qu'il va y représenter en de mémorables circonstances.

Et, l'univers surpris, s'aperçoit que désormais il aura à compter avec un nouveau peuple, plein

de vie, dénombrant plusieurs milliers d'individus. Peuple prêt à faire respecter sa foi, sa langue et ses coutumes, qu'il défendit dans une lutte pacifique et séculaire.

Mais le Canada est toujours une colonie. On sait ce qu'un tel mot signifie dans la bouche des meneurs d'affaires internationales Londoniens.

Ces gens-là, qui ne peuvent envisager froidement la croissance extraordinaire des Yankees, depuis leur émancipation ; invoquent la voix du sang afin de capter leur sympathie, et recourent à la politique louche des Pitt et des Palmerston. Au besoin, les fils d'Albion sacrifient les intérêts de la famille canadienne, histoire d'éviter un conflit ou même de déplaire aux Etats-Unis.

Maintes fois la chose s'est répétée, et ces jours-ci encore, la solution donnée à la question de l'Alaska montre jusqu'à quel point une grande puissance peut courber l'échine vis-à-vis d'une autre. Et dire que nous nous prenions pour une nation. C'est être un peu trop jobards.

Ce que Chamberlain a dû en rire dans les coulisses diplomatiques d'où il tire encore les grosses ficelles ! d'où il a préparé la solution qui va nous coûter cher.

Vraiment, nos délégués ne pouvaient déjouer les menées de ce Machiavel moderne, et, nous ne devons pas trop leur en vouloir. Le temps nous vengera.

Pour ma part, je suis presque content de ce qui vient d'arriver. Plus vite la mesure sera comble, plus vite elle débordera. Une chose doit nous consoler, nous, les Canadiens-français, c'est d'avoir conservé notre langue et d'avoir des organes de l'opinion publique, qui, l'heure venue, sauront faire oeuvre patriotique et dicter les volontés d'un peuple, las de se faire berner.

A d'autres on fera gober les vertus de l'impérialisme. Mille faits nous édifient à son égard ; la campagne du Transvaal, son but et ses résultats, sont trop près de nous pour que nous n'y pensions pas.

John Bull a peut-être eu tort de ne pas se souvenir du fameux "qui trop embrasse mal étroit". S'il est beau de dire que : le soleil ne se couche pas sur un empire, ce qui n'est pas nouveau, il est bon de ne pas perdre de vue que sa désagrégation est en raison directe de son étendue.

Quelqu'un qui s'y entendait a dit : "Un peuple subjugué pourra recouvrer sa liberté tant qu'il conservera sa langue. Celle-ci étant en quelque sorte la clef de sa prison." Or, nous l'avons bien en main, cette clef, et nous ne sommes pas disposés à la jeter aux orties. Nous sommes de loyaux sujets de Sa Gracieuse Majesté Edouard VII, et, nous le resterons, tant qu'il nous plaira. Mais qu'on n'abuse pas trop ! Le fruit mûr se détache tout seul de l'arbre. Il est vrai qu'on le cueille plus facilement alors, mais on ne nous cueillera pas ainsi qu'une de nos pommes. L'impérialisme ne nous dit rien, car nous ne voulons pas épouser les querelles d'un peuple, dont les multiples intérêts forcent sans cesse la poudre à parler. Paisibles nous sommes et tels nous voulons demeurer, à moins qu'on ne nous force à constater notre force physique et que nous avons encore du sang dans les veines.

Si les Anglo-Saxons de ce pays veulent se joindre à nous, pour défendre les intérêts d'une patrie qui mérite mieux que d'être traitée à la façon d'une tribu quelconque, tant mieux. Ils n'auront pas à regretter la fusion des aspirations de deux races qui côte à côte ont appris à se respecter et à s'estimer ; sinon, seuls nous entreprendrons la tâche de faire flotter sur la citadelle de Québec un pavillon qui vaudra bien celui de certaines petites nations dont le protocole fait parler de lui dans les annales mondaines des grandes capitales. Ce sera le pavillon de la patrie indépendante, du Canada, membre du concert international !

Les Etats-Unis, eux, voudront peut-être s'approprier une proie qu'ils croient facile à saisir, qu'ils se détrompent. Par amour de la paix, nous pourrions leur abandonner une grande par-

tie de l'immense Dominion, nous en réservant l'Est ; mais, nous ne sommes pas prêts à fouler aux pieds des aspirations légitimes, qui nous coûtèrent bien des sacrifices. Que le commerce entre les Américains et nous se fasse plus facile, soit ; quant à abandonner notre langue, à compromettre notre foi et nos façons de vivre, jamais.

Aussi, est-ce avec une fierté un peu triste, que je vois parader nos milices canadiennes et nos gardes indépendantes. Dans leurs rangs s'entraînent les héros de demain. Et, quoique j'abhore la guerre, je voudrais que tout Canadien valide sût tenir un sabre, un fusil, ou pointer un canon. Dieu veuille qu'elle soit retardée indéfiniment l'heure où devrait retentir dans nos campagnes, le tocsin de l'appel aux armes, pour la défense de nos foyers !

Préparons-nous, plus nous serons à même de nous défendre, plus on hésitera à nous attaquer !

* * *

Prêtes à jeter au vent leurs notes d'alarme, tant redoutées, les cloches joyeuses ou tristes chantent notre vie paisible.

Quand auront paru ces lignes, le glas s'égrènera tristement, appelant les fidèles, pour la célébration en commun de la fête des morts.

Fête des chers disparus qui aimèrent, souffrirent et moururent sur le sol de la patrie ; laissant derrière eux le souvenir, lien moral, plus puissant à nous attacher au pays natal, que bien d'autres considérations.

Les quelque cinquante mille personnes qui iront demain prier et pleurer sur les tombes du cimetière de la Côte-des-Neiges, doivent être de cet avis.

Et on voudrait que, du jour au lendemain, nous allussions dire aux chers morts, dans une autre langue, de tendres choses qu'ils n'entendraient plus !

Je ne puis croire à cela, et vous non plus, amis lecteurs.

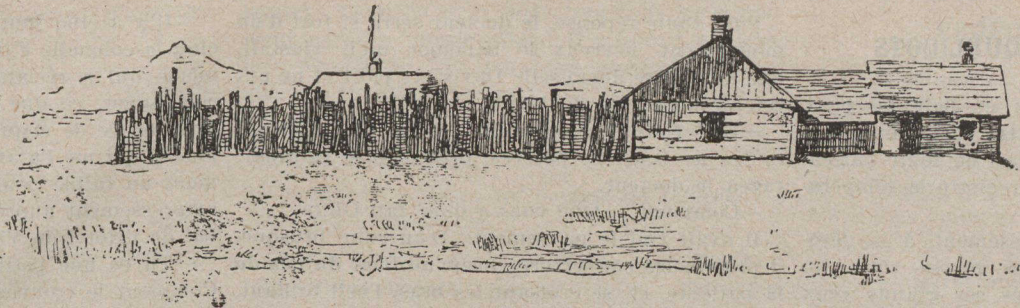
L. d'O.

À LA MÈRE DE L'ENFANT MORT

Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges, là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais Dieu n'y
[change,
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt ;
Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,
Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bien rempli de lis qui sont des astres,
Et d'étoiles qui sont des fleurs ;
Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne saurait
Où toujours, se laissant charmer, [dire,
On a les chérubins pour jouer et pour rire,
Et le bon Dieu pour nous aimer.
Qu'il est doux d'être un cœur qui brûle comme un
Et de rire, en toute saison, [cierge
Près de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge,
Dans une si belle maison.
Et puis vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,
A ce fils si frêle, si doux,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
Mais aussi qu'il était à vous ;
Que tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
Mais que plus tard on la défend.
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant.
Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant la
[femme,
Pour les douleurs et les combats !
Si bien qu'un jour, ô deuil ! irréparable perte !
Le doux être s'en est allé !... —
Hélas ! vous avez donc laissé la cage ouverte,
Que votre oiseau s'est envolé !

VICTOR HUGO.

La Police Montée Du Nord- Ouest



Les casernes de la gendarmerie, à Pincher Creek

Ses Débuts Et Ses Progrès

Considérant l'immensité du Nord-Ouest canadien, et sa population clair semée, on peut affirmer que notre gendarmerie à cheval — communément appelée police montée du Nord-Ouest — est la force publique, la plus remarquable qui soit au monde.

Son efficacité et la somme énorme de travail qu'il lui faut accomplir, pour bien remplir sa tâche, sont exceptionnelles, étant donné le petit nombre de ses membres.

L'origine de ce corps à l'aspect militaire, mais relevant de l'autorité civile, remonte à 1874.

A cette époque, la tribu indienne des Pieds-

Le public a donc acquis une dette de reconnaissance, envers les troupiers dont nous parlons ; leur courage, leur endurance et leur esprit d'abnégation demeurant au-dessus de tous éloges. Car telles furent les qualités dominantes des trois cents hommes qui, en 1874, firent face, on ose à peine le dire, de crainte d'être taxé d'exagération ; qui firent face, disons-nous, à plus de 23,000 guerriers indiens ; parmi lesquels on pouvait reconnaître à leurs insignes de guerre, des Sioux, des Pieds-Noirs, des Cris et autres sauvages, dont le nombre a considérablement diminué depuis.

Ceci nous autorise, croyons-nous, à publier ci-contre des vues d'intérêt général, représentant quelques types de nos gendarmes à cheval. Les policiers du Nord-Ouest avaient, il y a trente ans, du courage au coeur et l'amour des aventures pour les guider ; ceux qui les remplacent de nos jours, possèdent les mêmes qualités et, de plus, un peu du flair des limiers de police de nos grandes villes.

En effet, si le nombre des autochtones au teint cuivré a diminué ; — "n'oublions pas les lois de Darwin !" — nos plaines immenses qui naguère étaient inconnues des blancs, se peuplent de plus en plus.

De tous les points de l'univers, nous arrivent des individus, soit isolés, soit avec leurs familles. Las de vivre ainsi que leurs ancêtres, las des villes, ils viennent demander à nos terres fertiles, le pain qu'ils y gagnent à la sueur de leur front.

Les merveilles de la mécanique moderne appliquées aux instruments aratoires, ne contribuant pas pour peu au défrichement de solitudes naguère improductives. Des hameaux surgissent du sol, des clochers les dominent et la campagne se couvre de maisons éparpillées un peu partout.

Demain, ces hameaux seront des villes, et la civilisation aura conquis quelques nouveaux milliers de milles carrés.

C'est beau, mais, hélas ! comme il n'existe point d'agglomérations humaines sans malfaiteurs, comme l'élément dont nous entretenons le

lecteur est très hétérogène, il arrive que la justice a à sévir.

C'est alors que la gendarmerie à cheval intervient. Un crime a-t-il été commis à quelque cent mille d'un centre important, son auteur demeure-t-il inconnu ? Vite notre maréchaussée moderne se met en campagne. Elle fouille les replis de terrain, les bois, fait une enquête, télégraphie aux postes environnants, et appréhende presque toujours le ou les coupables.

La crainte que la gendarmerie à cheval inspire aux habitants des prairies, pour la plupart gens paisibles, est telle qu'il est rare de constater des crimes multiples à intervalles rapprochés, en ces parages. On peut même dire que le Nord-Ouest canadien est un des pays les plus disciplinés du monde.

Et pourtant, qui produit un tel résultat ? Tout simplement de trois à quatre cents cavaliers bien stylés et consciencieux dans l'accomplissement de leurs devoirs.

N'est-ce pas remarquable ? ainsi que je le faisais ressortir au commencement de ces quelques notes.

Le nombre des officiers qui commandent à cette troupe d'élite est très limité. Les principaux centres divisionnaires sous leurs ordres sont : A. Maple-Creek ; C. Battleford ; G. Edmonton ; E. Calgary ; D. Macleod ; F. Prince-Albert. Les messieurs ayant charge de ces districts encourrent une grande responsabilité ; toutefois, il est presque inutile de dire qu'ils s'en tirent à la plus grande satisfaction de notre gouvernement.

Chaque année, ce dernier reçoit un volumineux rapport exposant la situation de toutes les divisions où la gendarmerie à cheval exerce son contrôle. Après que le ministère de l'Intérieur, duquel elle relève, a pris connaissance de l'état moral du Nord-Ouest, le Cabinet fédéral en est informé et avise à prendre les mesures nécessaires quant à l'avenir. N'est pas admis qui veut dans la gendarmerie à cheval. Certaines conditions sont rigoureusement observées à cet effet, tant au point de vue physique que moral.



Divers types de gendarmes à cheval, d'il y a 30 ans

Noirs, qui s'attendait à être attaquée par la cavalerie américaine ; ayant passé en territoire canadien, ne fut pas peu surprise de voir arriver dans les plaines de l'Ouest, des hommes portant la tunique rouge, des officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Grâce à la réputation de loyauté et de justice, dont jouissaient les nouveaux venus, les indiens leur firent un bon accueil. Sans le savoir, les Pieds-Noirs venaient de faire connaissance avec le premier détachement de gendarmerie à cheval qu'on envoyait vers eux.

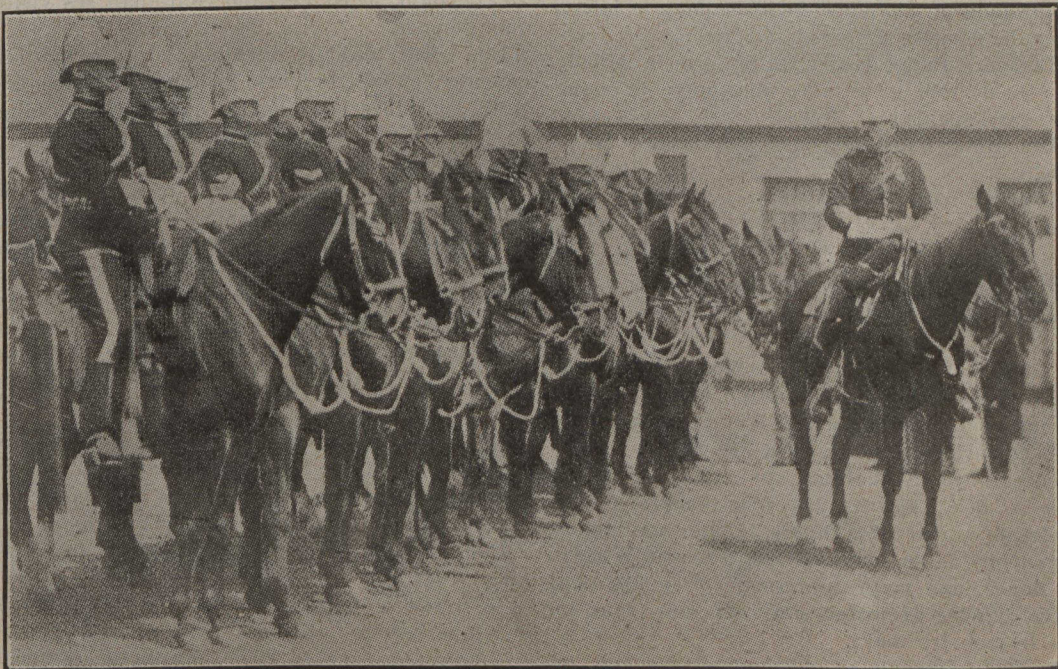
Une telle décision avait été prise, à la suite de la cession que la Cie de la Baie d'Hudson, faisait au gouvernement canadien, de deux millions de milles carrés, d'un pays jusqu'alors non policé. Sur les conseils de M. Donald Smith, un des directeurs de la Compagnie sus-mentionnée, actuellement Lord Strathcona, le gouvernement du Canada enrôla trois cents jeunes gens choisis, qui furent dressés militairement au maniement des armes, et à l'équitation.

Tel fut le début de notre gendarmerie à cheval, dont l'effectif était ridiculement minime, eu égard à l'énorme territoire mis sous sa surveillance.

Toutefois, les résultats que ce corps obtint dès le début de ses opérations, fut réellement merveilleux.

La crainte inspirée par la loi anglaise, dont la justice est inflexible, et les qualités personnelles et combattives des gendarmes, contribuèrent beaucoup, il est vrai, à l'obtention d'un tel succès. Sans avoir l'air d'y toucher, la gendarmerie à cheval imposa le respect des lois aux enfants de la savane, supprima parmi eux la vente des alcools et assura le respect de la propriété.

Garantissant la sécurité des voyageurs, elle permit aux colons de pénétrer en masse, dans un pays que l'on appellera très probablement, dans quelques années, le grenier du monde !



Une revue de la gendarmerie à cheval

ROBE GRISE ET COQUELICOTS

Assis au pied du lit, le nez en l'air, les yeux perdus dans les tentures de satin vert pomme des rideaux, le Dr Legrand attendait en toute patience que le thermomètre eût enregistré la température de sa malade.

Celle-ci le regardait sournoisement, à la dérobée, un sourire effleurait ses lèvres fines, un éclair de malice pétillait dans ses grands yeux creusés par les insomnies.

D'une voix chantante, un peu grêle, comme une corde de harpe usée, elle demanda à brûle-pourpoint :

—Docteur, irez-vous demain au bal de l'Hôtel de Ville ?

Il sursauta.

—Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Oh ! rassurez-vous, docteur. Je n'ai point d'intention de vous réclamer une contredanse.

Elle fit la grimace en songeant à l'entaille de 0m,20 à peine recousue dont le chirurgien lui avait ouvert la gorge.

—Vraiment, vous m'avez fait un trop beau décolleté pour que je songe jamais à retourner au bal... Et puis, à mon âge : quarante ans !... Fî donc !

Il avait retiré son thermomètre.

—36° ; cela va mieux ; la fièvre est tombée... Surtout, ne vous agitez pas... Point de courses folles de l'imagination. Je reviendrai dimanche.

—Alors, vous allez au bal demain ?

—Oui... Mais... qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? demanda-t-il de son ton le plus bourru.

—Parce que... parce que, vous serez le plus charmant des docteurs si vous voulez bien faire danser ma petite cousine...

Il eut l'air effaré d'une poule qu'on eût engagée à franchir une rivière.

—Mais... je ne danse pas !

—Eh bien, vous danserez, voilà tout ; vous danserez, docteur, pour me faire plaisir, puisque je vous en prie. Songez donc ! c'est le premier grand bal de Ghite, et elle a une peur horrible de faire tapisserie. Mettez-vous à sa place.

—A sa place, à sa place... eh ! je resterais chez moi ; je n'irais pas me fourrer dans cette galère. Croyez-vous que si je n'étais pas conseiller municipal...

—Je crois sincèrement que vous préféreriez couper, tailler, trancher quelques douzaines de bras et de jambes que de risquer la plus petite valse. C'est entendu, mais enfin, puisque vous allez au bal...

Il avait pris son chapeau et fait volte-face, en enfouissant rageusement ses deux poings dans les poches de son pardessus.

La femme de chambre souleva, pour le laisser passer, la portière de lourde étoffe.

—Docteur ! faites danser Ghite ! cria la malade. Elle sera en robe grise, avec une touffe de coquelicots sur l'épaule...

—Oui, oui... nous verrons. Au revoir, Mademoiselle.

—Docteur, vous avez compris : robe grise et coquelicots.

* * *

Le surlendemain, le Dr Legrand terrifiait littéralement Mlle Duviviers par sa mauvaise humeur.

—Vous avez remué ! Ces bandages sont déplacés. Si vous croyez que la suture pourra se faire en vous agitant de la sorte ! Vous chercherez un autre chirurgien. A-t-on idée de cela ? Pas la moindre raison, à quarante ans ! Avec cela, des idées !... des idées !... les plus saugrenues du monde, de vraies idées de vieille fille maniaque...

En dépit de sa maussaderie, il avait la main très douce, une main maternelle et tendre pour ouater, bander sa malade, la retourner sans lui faire le moindre mal.

Elle s'abandonnait en souriant, et malingne, lui glissa à l'oreille :

—Avez-vous fait danser ma cousine, au moins ? Comment la trouvez-vous ? N'est-ce pas qu'elle est charmante, Ghite ?

Pour toute réponse, le docteur serra si fort d'un mouvement nerveux le bandage qu'il ajustait, que la pauvre demoiselle Duviviers pâlit et ne put retenir un cri de douleur.

—Là ! vous êtes contente ?... Au diable soient toutes les cousines passées, présentes et futures ! ragea le docteur.

—Comment ? Que vous a donc fait Ghite ?

Il avait fini le pansement. D'un coup brusque, il projeta les couvertures jusqu'au bout du nez de la patiente, et, se croisant les bras, l'oeil brillant, le front barré d'une ride de mécontentement, il éclata :

—Ah ! oui, parlez-en, de votre cousine ! Elle est bien, la petite cousine ! une vieille folle qui m'a couvert de ridicule... Oh ! j'en conviens, la robe grise était superbe : un brocart argenté de cent francs le mètre ; les coquelicots ruisselaient en cascades ; il y en avait de quoi fabriquer la provision d'opium d'un régiment de Chinois... Est-il possible de se faire ainsi la risée de toute une ville !...

—Docteur, vous m'étonnez...

—Ce qui m'étonne, moi, c'est que vous ayez songé à abuser de mon dévouement pour vous jusqu'à me demander de faire danser cette pécore... Et moi, si sot de vous écouter !...

—Mais... Ghite est charmante !

—Oui, charmante ! Allez donc, chantez-moi encore ces litanies ! Une vieille folle de cinquante ans, peinte comme une marionnette. Un vrai bazar d'articles de Paris : fausses dents, faux cheveux, une poitrine en gutta-percha..., des yeux à faire frémir d'aise un marchand de charbon, et des joues, un farinier ! Et ces boucles d'ébène flottant sur les épaules... Ah ! traîtresse ! quand j'y pense !...

Au premier tour de valse, un cri ! des éclats de rire mal étouffés... Moi, j'emporte mon paquet de gris et de coquelicots dans une valse échevelée... Le paquet erie, gesticule, fait des appels désespérés... O Absalon, que n'eusses-tu donné pour pareille aubaine ! La perruque était demeurée suspendue aux branches d'un arbuste... Du coup, je lâchai la demoiselle de Pont-Biquet et m'enfuis.

—Céphise de Pont-Biquet ! ah ! ah ! je comprends !... Ah ! ah ! pauvre docteur, quelle bêtise !... Mlle de Pont-Biquet, l'incorrigible coquette, au lieu de Marguerite Rioux, ma petite cousine, gentille à croquer !...

Mlle Duviviers tîait aux larmes. Le docteur, furieux, sortit en ronchonnant :

—Plus chaud qu'aujourd'hui quand on m'y rattrapera à la robe grise et coquelicots.

Mlle Duviviers allait mieux, beaucoup mieux : plus de fièvre, excellent appétit, sommeil calme, la plus aimable des gaietés ; l'opération douloureuse était passée à l'état de souvenir.

Cependant, le Dr Legrand continuait ses visites quotidiennes.

Elle avait toujours quelque plainte à lui faire entendre, et lui, toujours quelque drogue bénigne à lui conseiller. D'ailleurs, quand ils n'avaient rien à se dire, ils se querellaient tout en demeurant les meilleurs amis du monde.

Cependant, ce jour-là, c'était bien fini. Le dernier flocon d'ouate, la dernière bande de tarlatane avaient été enlevés. La malade pourrait sortir.

Adieu les taquineries interminables sous la tombée des rideaux de satin !

Dans le cabinet attendant au boudoir, le docteur mettait, avant de partir, de l'ordre dans sa toilette.

Un coup de sonnette, et bientôt accourut près du lit de la malade Mlle Ghite Rioux. Mince, élancée, gracieuse, rose, fraîche, jolie comme on l'est à vingt ans... quand on se mêle d'être jolie.

Elle mit deux baisers retentissants aux joues de sa cousine.

—Tu vas m'étouffer, Ghite ! Tu oublies que je suis une pauvre infirme convalescente...

—Trop heureuse de l'être, tantinette. Quand je pense que, sans ce brave Dr Legrand, tu serais de l'autre côté des étoiles !... A propos, tu sais, j'ai fait connaissance avec lui, ton docteur...

Ah ! quand donc ?

—Il y a cinq jours. Nous avons dîné ensemble chez la colonelle Fahy. Et figure-toi que c'est lui-même qui a réclamé l'insigne honneur de m'accompagner, ce que je dois, paraît-il, à ma robe grise ornée de coquelicots. C'est du moins la colonelle qui me l'a affirmé. Le docteur a certainement un faible pour les coquelicots : témoin son empressement auprès de Mlle de Pont-Biquet, au bal de l'Hôtel de Ville.

—Tu es une petite moqueuse, Ghite. Passons. Comment le trouves-tu ?

—Mais... chère, aussi bien qu'il est possible de trouver une célébrité : esprit profond, magnifique intelligence... pas trop aimable, pas trop empressé, par exemple...

La porte du cabinet de toilette s'entre-bâilla sans bruit...

—Mais pourquoi se serait-il montré aimable, empressé ? Je ne suis pas une héritière, moi, mes 25,000 francs de dot ne disent pas grand-chose aux prétendants. Tu le sais aussi bien que moi, tantinette, ces messieurs sont avant tout très pratiques et, si riches soient-ils, veulent encore aux beaux yeux des rayons d'or...

Et pourtant, tiens, s'il faut te parler franchement, je crois bien que ton docteur aurait pu être le héros de mes rêves...

C'est un homme, celui-là, non pas un freluquet. Sous son écorce un peu rude, bat un coeur excellent. Oui, il est bon ; ses grands yeux noirs ont je ne sais quelle profondeur d'intelligence et de bonté, une expression de loyauté et de franchise qu'on rencontre rarement.

Je te l'assure, je marcherais sans effroi dans le chemin de la vie, si j'avais pour appui sa main robuste de travailleur bienfaisant.

Mais, tantinette, c'est un rêve. Il est trop riche pour moi, qui suis pauvre. Je ferai une vieille fille, comme toi, cousine Marthe, ou comme Céphise de...

—Arrêtez, Mademoiselle ! s'écria le docteur, faisant irruption dans la chambre. Vous n'avez pas le droit de ressembler à Mlle de Pont-Biquet : robe grise et coquelicots, c'est bien assez comme cela de traits communs.

Ghite Rioux, plus rouge que les fleurs évoquées, eût souhaité voir le parquet s'entr'ouvrir.

—Ah ! Monsieur, vous étiez là !... Quelle trahison !

—Excusez-moi, Mademoiselle ; j'ai tort et peut-être aurais-je dû fermer la porte du cabinet au lieu de l'ouvrir, quand je vous ai entendu faire si bien mon panégyrique. Mais, que voulez-vous, je n'ai ni la modestie, ni le désintéressement d'un Chartreux, et... maintenant, s'il vous plaît de me rendre la pareille, vous n'avez qu'une chose à faire, Mademoiselle, c'est de prendre ma place dans ce petit coin et d'écouter, sans en avoir l'air, la confidence que j'ai à faire à Mlle Duviviers.

—Va, Ghite, laisse-nous, dit la bonne demoiselle, en faisant signe au docteur de parler.

Ghite disparut derrière la porte entre-bâillée. Sans savoir pourquoi, elle sentait deux larmes, dépit, joie ou tristesse ? rouler dans ses yeux bleus.

—Bonne amie, dit le docteur, d'un ton qu'il s'efforçait de faire grave et solennel, Mlle Rioux a sur le compte des prétendants des idées que je voudrais pouvoir taxer de paradoxes. Hélas ! l'expérience est là qui démentirait mes assertions si j'affirmais que tous les mariages s'accomplissent suivant la sagesse, le coeur et la raison.

Je préfère avouer humblement n'avoir nulle envie de faire exception à la règle. Je suis de mon siècle, froid et intéressé. Si je consens à me marier, ce sera donnant donnant.

Je jette dans la corbeille de mariage 200,000 francs comptant, ma situation de "célébrité" en vogue, et toutes les rares qualités qu'il a plu à Mlle Rioux de m'octroyer généreusement.

En revanche, je dois vous dire que la jeune fille de mes rêves — tout prêts à devenir des réalités — possède, selon mes désirs et mes calculs, une fortune égale, sinon supérieure.

Oyez plutôt le détail de sa dot.

Celle que j'ai choisie entre mille est avant tout

foncièrement chrétienne et vertueuse, d'une éducation parfaite,

Ce que j'estime à	50,000 fr.
Son intelligence et sa beauté se content à	25,000 fr.
Elle a de l'instruction autant qu'il convient à une femme. Cela vaut, n'est-ce pas ?	25,000 fr.
Elle est excellente ménagère : encore Simple dans ses goûts, sa toilette, au moins	25,000 fr.
Elle est bonne, dévouée	25,000 fr.
Enfin, elle possède en argent	25,000 fr.
Total, si nous savons compter :	200,000 fr.

Vous voyez, chère demoiselle, que je suis, comme tous les prétendants, un homme pratique. Et, si j'ai écouté sonner la quarantaine sans convoler en justes noces, c'est que... c'est que... vous n'aviez pas encore joué à mon endroit le rôle de la Providence en plaçant sur ma route solitaire... ne robe grise fleurie de coquelicots !

— Ghîte ! appela Mlle Duviviers, en serrant de sa main blanche, tremblante de joie, la main du chirurgien.

Deux larmes de reconnaissance brillaient dans ses yeux.

Une flamme de tendresse s'alluma au fond de ceux du docteur quand il les laissa se reposer sur les traits charmants, roses d'émotion et bouleversés de bonheur, de Ghîte Rioux.

À DEUX DOIGTS DE LA MORT

Un de nos correspondants nous adresse l'émoi-souvenir de voyage suivant, qui fera frissonner plus d'un de nos lecteurs. Il est bon de rappeler, pour la compréhension du récit, qu'aux Etats-Unis bien des ponts de chemins de fer sont encore en bois.

« Etabli depuis quelques années à San-Francisco, j'avais amassé dans le commerce, non pas une fortune, mais de quoi venir vivre de mes rentes dans ma bourgade natale, aux environs de Paris, à Leuville-sur-Orge.

« Le hasard voulut qu'au moment où je m'apprêtais à rentrer en Europe, les journaux fissent grand bruit autour d'un "Eldorado" découvert dans le Nouveau-Mexique, en pleine Sierra-Madre. La fièvre de l'or me reprit. Sans consulter personne, me fiant uniquement à mon flair et à ma bonne étoile, je retirai de la Californian Bank une partie de mon dépôt, soit une vingtaine de mille dollars, et pris place un beau matin dans l'"Empire Express", un train qui me transporta en quelques heures à San-Diego.

Sans m'attarder dans cette ville, je pris le premier train en partance pour le district minier nouvellement découvert. Mon intention bien arrêtée était de ne reculer devant aucune dépense pour arriver des premiers à Buen-Suceso, afin d'y choisir moi-même un "claim" (concession de mine) que je revendrais plus tard à quelque capitaliste de New-York ou de Boston. C'est la meilleure des spéculations.

Mais il fallait être des premiers arrivés. Or, dans ce même train qui m'emportait, deux cents personnes au moins avaient pris place, toutes avec le même désir que moi. Et des centaines d'autres spéculateurs ou aventuriers s'étaient mis en route pour Buen-Suceso en coupant au plus court par les montagnes, qu'ils traversaient à cheval. Par bonheur, le train ne nous conduirait pas jusqu'à la mine ; nous aurions une vingtaine de lieues à franchir en voiture, à cheval ou à pied ; j'avais pris mes précautions : un pur-sang mexicain, qui m'attendait à la petite gare de Buen-Suceso, me permettrait de prendre de l'avance. Tout me souriait...

Depuis une heure, nous étions en pleine région montagneuse, et le train ne sortait d'un tunnel que pour franchir un pont jeté sur un abîme insondable et s'engager aussitôt dans un nouveau

tunnel. Celui où nous nous trouvions en ce moment semblait interminable. Il y faisait une chaleur étouffante. Et plusieurs passagers remarquèrent en même temps :

— "Say ! Don't you smell ?" Dites donc ! Vous ne sentez pas ?

— "Well ?" observa un homme de l'Ouest. "I guess it's a forest fire."

Un feu de forêt dans une région aussi élevée ? L'hypothèse semblait peu acceptable. En attendant, la chaleur et la fumée augmentaient d'intensité ; les deux seules femmes qui se trouvaient dans notre wagon commencèrent à pousser des cris d'angoisse, et rares étaient les hommes qui gardaient leur sang-froid.

Maintenant, les voyageurs traversaient les wagons en confusion, couraient d'un bout du train à l'autre. Vainement, des passagers avaient tiré à plusieurs reprises l'"alarm bell" : le mécanicien, responsable de son train, n'osait pas arrêter au milieu du tunnel. Il fallait en sortir, gagner l'air libre, sous peine de voir tous les voyageurs



Dans la fumée, au-dessus d'un gouffre béant, les deux rails de la voie se tordaient, débris informes

périr d'asphyxie... Le vieux serviteur s'apprêta à lancer la locomotive à toute vitesse. — "Fire ahead !" crièrent plusieurs voix. Réellement, en se penchant par les portières, on apercevait une lueur rouge en avant. Nous allions sortir du tunnel ; dans une seconde, notre sort serait fixé...

Brusquement, avec un vacarme terrible, le train stoppa ; les roues, immobilisées par un frein tout puissant, grincèrent affreusement sur les rails... Que s'était-il passé ?

La locomotive et le tender étaient sortis du tunnel. Voyant le mécanicien et le chauffeur sauter à terre, nous nous glissâmes une trentaine le long de la voie. Et comment exprimer l'effroyable sensation qui nous étreignit soudain ?

Des escarbilles, tombées de la locomotive du train précédent, avaient mis le feu au tablier du pont, échauffé déjà par un soleil ardent. Planches et madriers brûlaient encore ; dans la fumée, au-dessus d'un gouffre béant, les deux rails de la voie se tordaient, débris informes. Et la locomotive — la nôtre ! — dressait à moins de dix pieds du précipice sa forme massive...

Cependant, muets d'épouvante, livides à l'idée de la mort atroce que nous venions d'éviter, nous nous étions massés près du géant de fer, et nous sondions d'un oeil hagard le gouffre qui avait failli devenir notre tombe.

GEORGES VALLERUNE.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

D. — Quand on se trouve en visite et qu'une nouvelle visiteuse qu'on ne connaît pas arrive, doit-on se lever pour la saluer ?

R. — Non, la maîtresse de maison seule doit se déranger pour chaque nouvel arrivant, les hôtes d'un salon ne se lèvent que pour leurs amis propres.

D. — Faut-il présenter les uns aux autres les visiteurs ?

R. — Si le salon est encombré de vingt personnes, la cérémonie serait trop longue et fastidieuse ; mais la bonne grâce voudrait que l'on présentât au moins les voisines immédiates ; rien ne met plus d'intimité et d'aménité dans un salon que de n'y être pas au milieu d'inconnus. S'il ne se trouve que quelques visiteurs, les présenter sans exception.

D. — Par qui doit-on commencer les présentations ? Est-ce la nouvelle arrivante qu'on doit nommer à ses hôtes ou, au contraire, est-il préférable de lui présenter d'abord toutes les personnes présentes ?

R. — C'est un peu une affaire de tact. Ainsi, l'étiquette veut qu'on ne présente aux Altesses que les personnes qu'elles désirent se faire présenter. Ce serait leur manquer gravement, que de leur nommer quelqu'un sans qu'elles en aient témoigné le désir ; mais les Altesses



ne courent pas... les salons ! Si la visiteuse est très âgée, ou très haute en dignité, on l'assoira d'abord ; puis, on lui dira :

— Voulez-vous me permettre de vous présenter Mme X... Mme V..., Mme Z... ?

Si, comme il arrive le plus souvent, c'est une amie et qu'on soit en intimité avec elle, on la nommera d'abord. Puis, avant qu'elle ne soit assise, on lui désignera les personnes présentes.

Qui n'a jamais pardonné, n'a jamais vraiment aimé.

* * *

Plus le temps nous est mesuré, plus il nous semble vite passé.

* * *

Le pire des microbes, c'est la peur qu'on en a. — G.-M. VALTOUR.

* * *

Quand par hasard la flatterie ne réussit pas, ce n'est pas sa faute, c'est celle du flatteur. — DUC DE LEVIS.



UNE MAISON DE FERME dans les déserts du Texas est une construction basse, entourée de vérandas et disposée de façon à donner le plus d'air possible. C'est là qu'une jeune fille élevée dans les écoles de l'Est vient reprendre la vie de Cow-Boy.

La Vie Sportive d'une Jeune Fille Cow-Boy

L'extraordinaire journal que nous publions n'a aucun rapport avec les cahiers bleus d'une petite pensionnaire. Une jeune fille qui vit à cheval, galopant à la suite des troupeaux, et abattant le chat sauvage dans les solitudes du Texas, au milieu d'une nature pleine d'embûches, sous une garde d'honneur de cow-boys, dont chacun a sur la conscience le souvenir de quelques balles trop bien logées : pittoresque et rude tableau, qui fera frémir et un peu rêver nos jeunes filles casanières. Le cas n'est pas unique ; et on cite en Californie les filles d'un fermier, deux sœurs, qui, vêtues en garçon, mènent le "Rancho" comme des hommes, et font à cheval le service de la poste, sur des milles et des milles de désert brûlé.

Les immenses plaines du Texas servent exclusivement à l'élevage du bétail. La population, qui n'excède pas en tout deux millions d'âmes, est dispersée dans les fermes, ou groupée ici et là dans de petits centres d'affaires tels que Corpus Cristi et Austin. L'administration des fermes est aux mains des cow-boys. Dans ce pays, tout est piège et danger. Une humble poire, innocente en apparence, a des épines qui donnent la mort. La liste des ennemis de l'humanité est longue ; elle comprend les serpents à sonnettes, si nombreux qu'un cow-boy, absent quelques heures de la ferme, revient avec une douzaine de peaux ornées de leurs anneaux bruyants, gris et presque transparents ; l'avoine sauvage, les tarentules, les reptiles venimeux et les plantes vénéreuses.

On comprend que dans des solitudes aussi désolées, la femme ne puisse presque pas vivre. Très peu ont essayé. Les notes que nous publions sont extraites du journal d'une jeune fille, écrit à son retour à la ferme après plusieurs années d'absence dans une école de l'Est. Elle trouve dans les cow-boys des compagnons grossiers, sauvages, chevaleresques, respectueux.

Dans ses longues promenades à travers le pays

avec une bande de bandits, elle leur inspire un respect qu'elle ne pourrait obtenir de la foule qui traverse les boulevards de Paris. Ses compagnons ont ôté la vie à plus d'une créature humaine, mais elle arrive parmi eux pour partager leur existence, chasser le chat sauvage et poursuivre le bétail.

Dans leur attitude envers elle, il n'y a jamais l'ombre d'une familiarité ; ils sont ses chevaliers, elle est en sûreté sous leur garde.

LE DEPART DE CORPUS CRISTI

"L'impression était assez décourageante, écrite, quand, à cinq heures du matin, les mules arrivèrent en piaffant à la porte d'une maison de Corpus Cristi, décorée du nom d'hôtel Saint-James. La boue recouvrait une partie des roues. Si tel était l'état de la rue principale d'un port commerçant, je me demandais ce que serait la grande route. Nous étions à vingt-quatre milles de la ferme. Pourrions-nous jamais l'atteindre ? Tandis que les malles, les fusils et leurs étuis, les chiens étaient entassés dans la lourde voiture d'ambulance qui servait de diligence, j'écoutais les conversations autour de moi, entre les Mexicains et les Texiens qui, même à cette heure matinale, nous regardaient partir. Un meurtre devait être jugé dans la ville, et l'endroit était plein de policiers et de témoins. Cependant, ce n'était pas du meurtre qu'ils causaient. Entre le revolver chargé que chaque homme porte au côté et une prompt justice, il y a un rapport trop simple, pour que la mort semble un mystère ou qu'un procès puisse exciter l'intérêt.

Les gens parlaient de leurs profits ou pertes immédiats, leur chance, comme ils disent. Ils parlaient des grandes pluies arrivées trop tard pour sauver des milliers et des milliers d'animaux. Les plaines étaient jonchées de bêtes mortes, tuées

par la sécheresse prolongée. Je me rendis compte que toute la préoccupation des habitants du Texas était le bétail, et que tout le reste était considéré simplement comme favorable ou défavorable aux troupeaux. Je dis un adieu silencieux aux livres que j'avais apportés de l'école : le latin, l'algèbre, la rhétorique, ne pouvaient m'être que de bien peu d'utilité maintenant, je les laisserai dormir au fond de ma malle tandis que je ferai des découvertes sur les chats sauvages et les courses à la poursuite du bétail.

AU RANCHO. UN LOGIS DANS LE DESERT

Nous avons mis six heures à faire les vingt-quatre milles du voyage. Les mules étaient obligées d'aller au pas tout le temps, ayant parfois de l'eau jusqu'aux épaules. A la fin, la ferme parut dans une campagne plate, et des broussailles gris vert qui atteignaient quelquefois la hauteur d'un petit arbre. La maison était basse et pleine de recoins, et les chambres s'ouvraient sur une large véranda. Ma chambre, comme le reste, semblait bâtie pour avoir le plus d'air possible : elle avait deux portes et cinq fenêtres, toutes grandes ouvertes, tandis que dans l'âtre d'une cheminée profonde flambait gaiement un feu de bois.

J'ai immédiatement déballé mon costume de ferme. Il consistait en pantalons, en une jupe en peau de daim, très large au bas, facile à porter sur une selle d'homme, dont je me servais toujours, des chemises de flanelle, des jerseys en laine, de lourdes guêtres de cuir, et enfin, un fusil et un revolver. Bientôt je fus transformée en un fermier bien armé et prêt à tout hasard. Tout d'abord, j'allai au "corall", endroit où l'on garde les mules, et aux "stakes", où les chevaux sont attachés pendant le jour. On avait sorti trois poneys pour moi. Le troisième, "Rancho", ne

serait pas commode, je le vis immédiatement. A l'aube, une domestique mexicaine entra avec un joyeux : Bonjour, mademoiselle, (Buenos dias, senorita), et un tub d'eau froide, ce que je trouvais très civilisé, avant d'avoir aperçu une grosse tarentule qui se promenait sur le bord.

EN SELLE. A LA POURSUITE DU BETAIL

Nous avions une longue journée de travail devant nous, passée à assortir le bétail, c'est-à-dire à trier les jeunes des vieux, ou le bétail des uns de celui des autres. Un bon cheval fait la chose avec les rênes sur le cou. Au milieu du troupeau, il chasse l'animal choisi vers l'espace où les garçons l'entourent et d'où on l'emmène pour être marqué aux initiales de la ferme.

Cette poursuite du bétail est aussi excitante que le sport le plus amusant. Quand j'atteignis la ranche, le soir, j'avais fait plus de cinquante milles. J'étais ravie et nullement fatiguée. J'aurais aimé monter la garde, la nuit, avec ceux qui surveillaient le troupeau : ils allaient à cheval toute la nuit, de côté et d'autre, chantant et s'apellant. Les avertissements ainsi le bétail de leur présence. Précaution nécessaire, car, la nuit, le plus léger bruit le fait tressaillir, et, une fois effrayés, les animaux sont sur pied, avec un bruit de tonnerre, et ils se sauvent au loin, piétinant, arrachant tout, emportant les hommes avec eux, aveugles, furieux.

UN JOUR DE CHASSE : LE CHAT SAUVAGE

Le jour suivant fut consacré à la chasse. Après avoir parcouru à cheval quinze milles, nous nous trouvâmes tout à coup vis-à-vis d'un étang fermé couvert de bandes de canards sauvages. Après les avoir effrayés et pendant qu'ils s'envolaient, nous en touchions deux ou trois. Un cow-boy nommé "Jim" avait été chargé de prendre soin de moi, ce matin-là. Jim était vraiment un type. C'était un garde du Texas, d'une milice ou police non officielle. Quand un trouble quelconque éclate, tel qu'une émeute de nègres, on appelle cette milice, qui rétablit l'ordre.

Nous chevauchions tranquillement. Jim ne semblait pas disposé à causer. De temps à autre, il tirait son pistolet et, au même instant, un lapin tombait près des broussailles. Quand ceci fut arrivé un certain nombre de fois, je lui dis :

—Jim, avez-vous jamais tué un homme ?

—Rien que des Mexicains," fut sa réponse laconique.

Je savais qu'il avait été requis durant les émeutes qui avaient éclaté quand les Mexicains avaient refusé de se laisser vacciner pendant une épidémie de petite vérole.

Je questionnai Jim, et il continua : "J'ai vu un homme tomber quand j'ai tiré, et après j'ai découvert qu'il était mort, de sorte que, si personne d'autre ne l'a visé, j'ai dû le tuer."

A midi, nous nous assîmes à l'ombre autant que possible, car le soleil était brûlant ; pendant qu'on conduisait les chevaux à l'eau, nous préparâmes notre simple repas : du café, des sandwiches.

Pendant que je me reposais, un vieux loup gris passa son museau pointu à travers les buissons, à quelques centaines de mètres, marchant à la dérobée derrière les broussailles, il s'enhardit et se rapprocha pour jeter un coup d'oeil sur le camp... Un coup de fusil retentit et, avec un cri, hommes et chiens se précipitèrent sur la masse blessée qui se tordait.

Je poussai un soupir de soulagement quand le couteau mit fin aux convulsions de l'agonie. Mais ce début nous avait excités. Pendant deux heures, nous cherchâmes parmi les pâturages avoisinants où quelque chat sauvage aurait pu se cacher.

Les chiens couraient, jappant. Tout à coup, un long hurlement de triomphe nous fit partir dans une course folle. L'excitation semblait avoir gagné les chevaux. Devant moi, je voyais un petit animal gris avec une longue queue ; les chiens le poursuivaient de très près. Comme nos chevaux avançaient, sautant les buissons épineux, nous

nous arrêtâmes comme si un mur s'était tout à coup élevé devant nous. Le chat sauvage avait bondi dans les broussailles, et par les grognements, nous comprîmes qu'une bataille furieuse se livrait. Les chiens livraient un rude combat. L'un d'eux se traînait hors des broussailles, avec une patte horriblement déchirée par les morsures. En un instant j'étais à terre, essayant de le mettre à l'abri...

"Attention, là-bas !" me cria-t-on : le chat sauvage n'était pas à une distance de cinq pieds, sa forte mâchoire ouverte, rugissant. Je le visai entre les deux yeux... je fis feu... et le corps gris tomba inerte. On réunit les chiens blessés, le chat mort fut jeté sur ma monture, derrière moi. Et comme la nuit venait et que les étoiles apparaissaient pâles et hautes, nous arrivâmes aux écuries."

LA DERNIÈRE FEUILLE

J'ai vu jaunir la feuille au sommet des érables, Son limbe se rider, ses nervures friables Se courber comme un dos de vieillard décrépi ; Son mince pétiole à sa tige assorti, Se rompre et la quitter pour voler vers sa tombe. C'est la dernière, enfin, mourant dans l'hécatombe, Volant, tourbillonnant sous le vent automnal, Dans l'entraînement fou d'un danseur infernal. Elle s'en va, rapide, accoler sa dépouille Aux débris de ses soeurs, que la poussière souille

Ou que les gouttes d'eau qu'un ciel sombre vomit Rivent à leurs tombeaux pour l'hivernale nuit. Je verrai son cadavre aux courbures rigides, S'aplanir sous le poids des averses humides Et former le lipécéul de la terre en repos Avec ses mortes soeurs et l'herbe des champs clos. Puis fournissant pour elle, un drap blanc mor-

[tuaire, Un suaire sans tache à la gisante terre, Bientôt le givre froid, la neige, le frimas, Effaceront longtemps sa trace et son trépas. Mai, seulement, verra comme une ruine, un nimbe, Son squelette friable, apparaître sans limbe, Sécher, se dissocier et se pulvériser ; Lorsque sous son soleil, comme pour se griser A l'aspect du néant de sa morne poussière, Germeront et croîtront le muguet et le lierre. Triste métamorphose, âpre fatalité, Communes à nous tous, qui vivons notre été ! Il en sera de même aux jours de notre automne, Pour nous mortels heureux des biens que le ciel

[donne, Quand desséchés par l'âge ou courbés sous les ans Notre âme avec le corps rompront avec le temps. Nous nous détacherons ainsi que le feuillage De l'arbre d'ici-bas, qui fait notre esclavage, Sans crainte de l'oubli, sans un chagrin de deuil, Pour dormir sous la terre en un pauvre cercueil.

Dr PH. SAINTE-MARIE.

Sorel, octobre 1903.



DANS LA PRAIRIE AMÉRICAINE. étendue immense où s'agit la vie des cow-boys éleveurs et chasseurs. les femmes sont si rares que la vue d'une jupe effare les chevaux, et leur fait faire des sauts de plus de six pieds. Une femme qui se risque là doit avoir les qualités d'un homme.



MARCHE DE PILLARDS KURDES. — Les Kurdes viennent de profiter de l'agitation dont souffre actuellement la Turquie, pour attaquer les Arméniens sans défense



EN MACÉDOINE. — Soldats turcs dévalisant une maison chrétienne



BEAUX-ARTS : LE MARIAGE DE LA VIERGE.—Tableau de M. Paul-Louis Delange. (Gravure de M. Baude)



Chapeau SOLANGE. Très élégant chapeau en drap pelucheux noir, relevé des deux côtés et plus à gauche. Le derrière tombe légèrement sur le chignon. Le dessus de la passe est garni d'une draperie en même drap avec biais de ruban bleu ciel passé en trou-trou ; à gauche, deux ailes noires et bleu ciel sont retenues par des cabochons bijouterie. Le dessous de la passe est garni de deux biais de velours bleu ciel passés en trou-trou intercalés formant damier.



Canotier ALMEE en feutre rouge bordé blanc. Forme très seyante pour jeunes femmes et jeunes filles, avec calotte évasée entourée d'un biais de satin et d'un biais de tissu pelucheux. Sur le devant, chiffonné de tissu pelucheux et satin assorti, avec deux pans en pareil. Couteau naturel piqué sur le devant.



Canotier ELMIRE. La forme, relevée tout autour, genre Breton, est en feutre pelucheux bleu marine. La calotte est entourée de deux biais de velours bleu marine avec dépassant de velours blanc d'un très joli effet. A gauche, large cocarde, formée de deux coquillés velours blanc et deux coquillés bleus intercalés. Deux couteaux assortis passent derrière la cocarde.



Canotier FIAMETA. Élégante forme chapelier en feutre beige pelucheux bordé soie. Une large draperie de foulard soie mercerisé fond blanc avec dessins marron entoure la calotte. Sur le devant, deux ailes assorties s'échappent de la draperie. Sur la passe, derrière, est disposée une barrette avec coquilles de ruban satin beige.

POUR NOS LECTRICES

LA FEMME DANS LES SPORTS MODERNES

Depuis quelques années, dans certains milieux élégants et privilégiés, les sports sont devenus tellement à la mode que bien des femmes s'y sont entraînées et s'y livrent avec passion.

Il importait de connaître, sur l'opportunité d'une pareille mode, l'avis des personnes qui, par leur situation prépondérante et leur notariété, pouvaient avoir une influence sur ce mouvement.

Il importait aussi et surtout de consulter sur la question les médecins autorisés dont l'avis en pareille matière devrait prévaloir.

Cette enquête fut faite il y a quelque temps, par une revue française. Les personnalités aristocratiques, mondaines ou littéraires ne se montrèrent pas d'accord ; mais en revanche les médecins furent tous à peu près du même avis.

Voici quelques extraits des réponses les plus marquantes :

La reine de Roumanie, qui voulut bien prendre part à la consultation, écrivit :

"J'admets pour la femme tous les sports de nos jours, si elle reste gracieuse et touchante comme Sakountala, si elle porte secours aux malheureux comme sainte Geneviève, si elle fait de

la musique comme sainte Cécile, si elle file comme la reine Berthe, si elle tisse comme Pénélope, si elle brode comme les anciennes princesses roumaines, si elle peint des livres d'heures comme Anne de Bretagne, si elle soigne les blessés comme Florence Nightingale, si elle fait des vers comme Marguerite de Navarre et comme l'impératrice d'Autriche...

"Pour ce qui est du courage des femmes, je ne crois pas avoir besoin de rappeler Jeanne d'Arc, ni la fille du roi Dace, passant en guise de verrou son bras dans la porte qui fermait la dernière retraite de son père, Dace ; ni les martyres, ni les mères : le courage de la femme est tout prouvé, elle n'avait pas besoin du sport pour en convaincre le monde."

Voilà de la jolie littérature, mais Carmen Sylva ne nous donne pas une opinion bien précise. Après avoir commencé par déclarer qu'elle admet pour la femme tous les sports, elle conclut en disant que le courage de la femme est tout prouvé et qu'elle n'a pas besoin du sport pour en convaincre le monde. Cela revient à dire qu'elle ne voit pas d'inconvénients à ce que la femme se livre aux sports, mais qu'au fond cela lui est bien un peu indifférent.

La duchesse d'Uzès se montre plus catégorique ;

elle trouve que les sports relèvent la femme :

"Plus vous relevez la femme — déclare-t-elle — plus vous relevez la famille. Voilà pourquoi je ne crains pas, au contraire, qu'une mère, une épouse, une soeur, une fille, suive plus ou moins ses fils, mari, frère ou père dans ses sports."

Clémence Royer était de cet avis, elle voulait que la femme se remue autant que l'homme :

"Elle y gagnera — disait-elle — en force, en santé et même en grâce. Car la grâce suppose l'aisance des mouvements."

M. Marcel Prévost non seulement partage cette manière de voir, mais il prophétise qu'elle prévaudra et que "la femme de l'avenir fera les mêmes choses que l'homme : sciences, arts, exercices du corps et de l'esprit."

Mais voici une réponse qui résume la question d'une façon rationnelle. C'est celle de M. Sully Prudhomme.

Son opinion est du reste la même que celle de la plupart des médecins consultés ; la voici :

"S'il faut favoriser chez les jeunes filles le développement physique, il faut s'opposer à ce que la femme emprunte à l'homme ses qualités viriles qui la dénaturent et nuisent à ses charmes."



Chapeau MARQUIS en drap rouge et velours noir. Le dessus est formé de biais de drap rouge disposés en spirale jusqu'au bord, qui est en velours noir, recouvrant un fort laiton permettant de bien conserver la forme marquis ; autour, biais de drap rouge superposés. Sur le côté gauche, cocarde formée d'une fantaisie en plume et coquillé de velours noir d'où s'échappent deux couteaux noirs.



Chapeau PHYRNE. Large forme nouvelle en feutre pelucheux rouge bordé noir, relevée de côté, à gauche, et retombant sur le chignon. Calotte boule entourée d'une draperie velours miroir rouge d'où s'échappe une large plume d'autruche noire. Le feutre est noir, beige, tabac, rouge, marine ; le velours, toutes nuances ; l'amazone est noire ou blanche.



Chapeau EDMEE en feutre pelucheux noir, relevé à gauche par des coquilles de satin assorti formant cache-peigne. Le dessus de la passe est garni d'une draperie de satin noir. Sur le devant, chou de même satin retenant deux longues plumes d'autruche : l'une se tournant à droite et retombant sur le chignon, l'autre contournant le côté gauche de la calotte et s'échappant du bord.



Chapeau ACTE en velours chasseur beige. Le dessous de la passe est tendu de velours chasseur beige. La forme est relevée des deux côtés ; drapé de velours sur la passe. A gauche, cocarde formée de coquillés de ruban satin bleu ciel ; le ruban se continue pour tomber sur le chignon et retient sur la calotte, par un lien, deux couteaux naturels.

ÇA ET LÀ

LE PLUS GRAND VOILIER DU MONDE, LE "THOMAS A. LAWSON"

Il paraît que, depuis environ trois ans, les chantiers de constructions navales des Etats-Unis et du Japon luttent à qui lancera le plus grand voilier.

En 1901, les Etats-Unis lancèrent, à San-Francisco, un six-mâts. En 1902, les Japonais lancèrent à leur tour un six-mâts jaugeant 250 tonnes de plus que le six-mâts américain.

Or, les Etats-Unis viennent de battre le record. On a lancé, à Brooklyn, un schooner à sept mâts, que notre dessin représente.

A quand le "huit-mâts" ?

MAXIMES RUSSES SUR LA FEMME

Un de nos confrères, revenant de Saint-Pétersbourg, a bien voulu nous donner quelques maximes russes sur la femme ; en voici un échantillon :

"Aime ta femme comme ton âne, et secoue-la comme un arbre fruitier.

"Deux femmes constituent une assemblée, trois un enfer.

"La tête de la femme est vide comme le porte-monnaie d'un tartare.

"Le chien est plus intelligent que la femme, il n'aboie pas contre son maître.

"Chez la femme et chez l'ivrogne, on a les larmes à bon marché.

"Là où le diable ne peut pas arriver, il envoie la femme.

"Bats la fourrure et elle s'échauffera ; bats ta femme et elle te sera fidèle.

"Plus tu battras ta femme, plus ton dîner sera bon."

Encore un peu incultes, les Russes, n'est-ce pas, chères lectrices ?

L'INFLUENCE DU ROUGE SUR NOTRE TEMPERAMENT

Schaunard, dans la "Vie de Bohême", parle de l'influence du bleu dans les arts, ce n'est là qu'une simple boutade amusante. Mais la thérapeutique est plus sérieuse, et elle justifie la bizarrerie de cet énoncé, non pas avec le bleu, mais avec le rouge. Ainsi, on a obtenu des succès en médecine dans le traitement de certaines maladies de peau, comme la variole, en laissant le malade dans une pièce éclairée à la lumière rouge, avec des fenêtres aux vitres rouges, tout comme s'il s'agissait d'un atelier de photographie.

Chose curieuse : la médecine hindoue traite certaines maladies par les couleurs, depuis fort longtemps.

Le rouge a évidemment une influence excitante sur les taureaux.

Or, il en est de même pour les hommes, et la preuve, la voici :

Un des plus grands fabricants de plaques photographiques, avait ses ateliers éclairés à la lumière rouge, comme le sont forcément tous les ateliers où les photographes développent leurs clichés. Tous les ouvriers se plaignaient de maux de tête violents, et les contremaîtres avaient souvent à rétablir l'ordre parmi ces ouvriers, qui se disputaient pour un oui ou pour un non ; les ouvrières n'étaient pas plus calmes, et se crépaient le chignon à qui mieux mieux. Un médecin prétendit que la cause de ces migraines et de ces désaccords était la lumière rouge. Il conseilla de remplacer la lumière rouge par la lumière verte. On suivit son avis. Dès lors, les têtes surexcitées se calmèrent, les maux de tête disparurent et tout rentra dans l'ordre.

CE QU'UN RESTAURATEUR CONSCIENCIEUX PEUT FAIRE AVALER A UN CLIENT

Prenons un menu de dîner ordinaire :

Potage tapioca : c'est tout simplement de la féculé de pommes de terre additionnée de cuivre. Hors-d'oeuvre : beurre fait avec de la graisse de veau colorée avec du plomb.

Rôti ; tout d'abord, il a mariné dans le salpêtre. Les truffes qui l'entourent sont faites en feutre terreux parfaitement moulu.

Salade : romaine poussée dans la plaine d'Archères et assaisonnée avec du vinaigre additionné de vitriol.

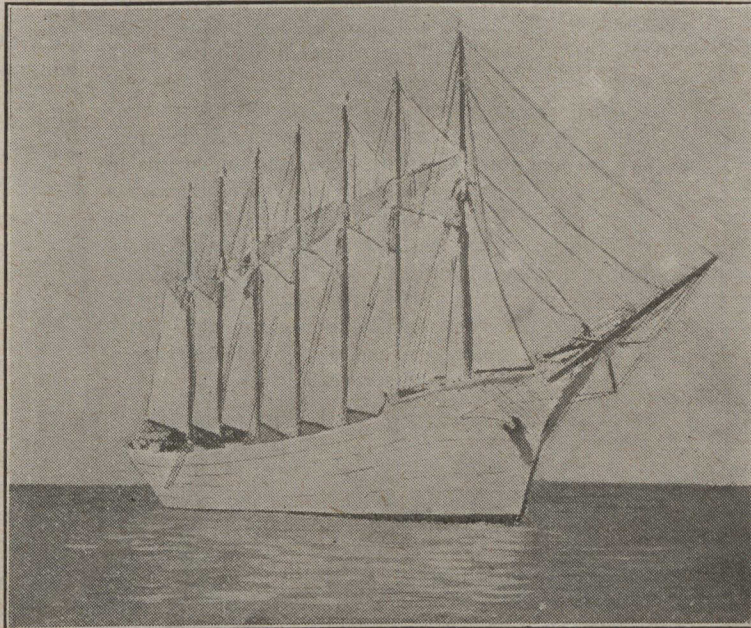
Dessert : crème au chocolat : ce dernier est fait de sciure de bois, de saccharine et de terre creuse.

Café : décoction de foie de cheval et de caramel.

Liqueur : kirsch qui contient par litre jusqu'à 25 centigrammes d'acide prussique.

Boisson : bière qui n'est qu'une décoction de racine de buis, de sureau, de belladone, d'écorce de tan, additionnée d'une bonne petite dose d'acide picrique.

On voit le drame qui doit se jouer dans notre estomac. Empressons-nous de constater que de tels gargotiers empoisonneurs sont rares. Mais il peut s'en rencontrer tout de même.



Le plus grand voilier du monde, le "Thomas A. Lawson"

L'ÉPREUVE DE L'ŒUF

Il existe en Mandchourie une petite tribu peu connue, qu'on appelle les Miau-Tsze, que le problème de la mort épouvante. Pour fléchir les dieux cruels, ils se livrent auprès des mourants, avant et après les funérailles, à mille superstitions d'une extravagance inouïe.

C'est ainsi qu'ils n'enterrent jamais un cadavre sans avoir préalablement accompli l'épreuve de l'œuf, dont le résultat indique si oui ou non la terre à laquelle ils vont confier le corps est hospitalière aux bons génies, ou si elle est au contraire hantée d'esprits malfaisants. Cette opération est très curieuse, et l'on n'en comprend guère la raison. Tandis que l'on prépare le cadavre pour l'inhumation, une délégation de Miau-Tsze, comprenant les parents et les amis du défunt, s'éloigne de la maison avec un grand panier d'œufs.

Arrivés à un endroit désigné, les indigènes laissent doucement tomber un œuf. S'il se brise, ils s'éloignent précipitamment. L'âme du défunt ne saurait reposer en paix en cette terre maudite.

Ils vont plus loin et répètent leur étrange expérience, et ainsi bien des fois, jusqu'à ce qu'enfin ils aient la chance de ne pas casser l'œuf fatal. Les dieux ont par là désigné leur volonté de voir reposer en ce lieu béni le cadavre du parent.

LA PEUR D'ÊTRE ENTERRE VIVANT

Qui de nous n'a pas frissonné au récit de certaines inhumations prématurées, et n'a pas songé au moyen de s'assurer, soi et les siens, contre cet accident, trop fréquent aujourd'hui encore.

Une femme de l'Etat d'Ohio, témoin d'un cas pareil, survenu dans sa famille, et prise de terreur préventive, vient d'ajouter à son testament le codicille bien explicite que voici :

"Avant que mon corps soit enterré, je demande et j'exige qu'on en fasse l'autopsie, que l'on détache le cœur ou le cerveau tout entier du cadavre, ou bien que l'on tire deux balles dans le cœur et deux balles dans la tête. Je supplie mon mari, s'il est encore de ce monde, ou n'importe quel ami qui sera présent à mon lit de mort, d'avoir la bonté de me rendre ce service ; s'il n'y a pas d'ami, je prie n'importe quel étranger qui se trouvera en mesure de le faire, d'avoir la complaisance d'exaucer mon dernier vœu. Si, au moment de ma mort, il n'existe aucun membre de ma famille qui puisse se donner la peine d'exécuter cette clause de mon testament, j'écris mon corps au médecin de Twinsburg pour qu'il le dissèque et le donne ensuite à quelque Faculté de médecine, ou qu'il en fasse tel usage qu'il verra."

LE PANTALON

A quelle date exactement le pantalon se substitua-t-il à la culotte ? C'est une question difficile et que traite "l'Intermédiaire des chercheurs et curieux". En 1818, la culotte est encore de rigueur. Un "Manuel de la bonne compagnie", qui parut à cette date, formule ce principe :

"Une mise propre et décente est de rigueur. On doit paraître en habit, jamais en bottes et en pantalon."

Une image qui accompagne ce texte doctoral représente un homme élégant qui fait son entrée dans un salon. Deux dames sont assises sur un sofa. Il s'approche d'elles, leur offre un livre qui est, comme par hasard, ce "Manuel". Il porte l'habit à la française, la culotte courte, les bas de soie, les escarpins ; il tient à la main son chapeau de castor anglais...

Qui inventa le pantalon ?—Abraham, dit "l'Intermédiaire".

C'est remonter un peu haut, peut-être. Plus récemment, les Vénitiens portèrent les premiers ce vêtement médiocre.

Or, on les appelait Pantalons, à cause de saint Pantaléon, qu'ils honoraient spécialement. Le vêtement qu'ils promulguèrent garda leur nom... Quant à l'étymologie de ce "Pantaleone", elle veut dire, en grec : "Tout miséricordieux".

GASCONNADES

En 1628, au fameux siège de la Rochelle, par le duc de Richelieu, se trouvait parmi les assiégés, dans les rangs des mousquetaires, un cadet de Gascogne, dont les bons mots, plus que les faits d'armes, sont restés célèbres. Un jour que les balles pleuvaient dru, on le vit pâle d'effroi, trembler de tous ses membres.

—Vous avez peur ? lui dit son voisin.

—Moi ? Peur ! Vous plaisantez ! Mon corps tremble, parce qu'il sait que mon courage va le porter au plus fort du danger.

Une autre fois, à l'attaque d'un bastion, le malheureux Gascon reçut une balle qui ne fit que transpercer le feutre de son chapeau.

—Sandis, s'écria-t-il, en regardant sa coiffure trouée, j'eusse préféré que l'animal me fit un trou à la peau.

—Pourquoi donc ? lui demanda un camarade.

—Parce que j'ai crédit chez le chirurgien, tandis que je ne l'ai pas chez le chapelier.

LE TÉLÉPHONE CHEZ LES POISSONS

LES POISSONS PARLENT. — CURIEUSES EXPERIENCES D'UN MEDECIN FRANCAIS. — UN POISSON QUI VAUT VINGT MILLE DOLLARS. — COCHERS POUR POISSONS !

Bien que l'épithète de " muets " eût été appliquée, depuis un temps immémorial, aux " hôtes silencieux " des mers, des rivières et des lacs, la science moderne, qui ne respecte aucun préjugé, a pris à tâche de prouver que les poissons parlent et entendent, qu'ils ont un appareil vocal et des oreilles, et qu'ils communiquent entre eux par des sons.

C'est le professeur Koelliker, attaché à la station zoologique de Naples, qui a jeté la première lueur sur cette question d'histoire naturelle. Et cette première lueur, comme on va voir, c'est dans l'obscurité qu'il l'a prise.

En effet, étant descendu au fond de la Méditerranée, dans un scaphandrier muni d'un microphone assez puissant et spécialement agencé, il eut la surprise d'entendre des sons singuliers, articulés nettement. D'abord, il n'en soupçonna pas l'origine ; puis, ayant patiemment écouté et observé, il arriva à la conclusion que les poissons d'alentour, étonnés par son apparition, manifestaient leur étonnement et se donnaient l'alarme les uns aux autres. Il fit aussi la remarque que les sons étaient nettement différents, suivant qu'ils étaient émis par telle ou telle espèce de poissons.



Les poissons se signalaient entre eux la présence de l'étranger au fond de la mer

Il était réservé au professeur américain Parker, aidé par un Français établi aux Etats-Unis, M. Sautif de Bignay, de résoudre définitivement la question au moyen d'un dispositif ingénieux.

UN POISSON QUI VAUT UNE FORTUNE

Non seulement ces messieurs sont arrivés à déterminer l'existence et la place des oreilles chez les habitants des domaines aquatiques, mais, grâce à eux, l'homme peut maintenant dire qu'il a parlé au poisson.

Le professeur Parker et M. Sautif de Bignay exercent la profession singulière de chirurgiens pour poissons. Il paraît, en effet, que les poissons sont sujets à des maladies graves qui consistent dans la formation de petits kystes pierreux, et amènent plus ou moins vite la dégénérescence et la mort.

MM. Parker et Sautif, d'un coup de bistouri adroit, délivrent les petites bêtes, et sont ainsi la Providence des pisciculteurs de profession et aussi des simples amateurs, car il ne faut pas oublier qu'on trouve dans certains aquariums des poissons rares d'Extrême Orient, qui valent plus de cinq mille francs pièce. M. Sautif de Bignay a même été appelé l'année dernière télégraphiquement par l'impératrice de Chine pour soigner, et guérir d'ailleurs, le favori de l'aquarium royal, un mi-ya des mers du Japon, surnommé le poisson-émeraude, sujet extrêmement rare, qu'on es-

time valoir plus de vingt mille dollars, si toutefois on peut appliquer un prix à une pierre précieuse vivante.

ALLO ! ALLO ! POISSON ?

Voici comment ces messieurs s'y sont pris pour déterminer rigoureusement l'existence et l'emplacement des oreilles chez les poissons. Ils ont d'a-



Le poisson " habillé " et muni de son téléphone

bord emprisonné les " sujets ", comme le représente notre gravure ci-contre, dans des armatures de fils souples et solides, qui tiennent le poisson tout entier sans le blesser nulle part et sans gêner aucunement le mouvement de ses nageoires, de ses ouïes et de sa bouche, c'est-à-dire sans l'empêcher de nager, de respirer et de manger. Cette armature est terminée du côté de la queue par un long fil résistant qui fait office de " laisse ", et grâce auquel le poisson, tout en étant libre de ses mouvements dans le vivier ou la rivière, peut être surveillé, et ramené quand il le faut à la distance que l'on veut.

Le dispositif est complété par un récepteur téléphonique, adapté à l'armature au-dessus de la tête de l'animal, et dont on peut modifier l'emplacement.

Les poissons ayant été ainsi habillés et lâchés dans l'eau, il fut assez aisé, en leur faisant entendre un son toujours égal, tandis qu'on variait la place du récepteur, de juger, par les mouvements des " sujets ", quand ils entendaient le mieux et de déterminer par ce moyen l'endroit exact où se trouve l'appareil auditif. La dissection anatomique fit ensuite connaître que l'organe est composé d'une petite cavité cartilagineuse qui fait office de chambre sonore et rend perceptibles aux poissons les moindres bruits extérieurs.

POUR PARLER AUX POISSONS

M. Sautif de Bignay, lui, institua une série d'expériences ayant pour but de mettre l'homme, par le langage, en rapport d'intelligence avec le poisson, comme il est déjà en rapport avec les animaux domestiques.

Tout d'abord, il commença par faire entendre à ses pensionnaires tenus en laisse toutes sortes de bruits variés et de langages différents. Pour ne prendre que quelques exemples parmi ses innombrables expériences, notons que la trompette, les cymbales, et tous les sons cuivrés de musique militaire produisent sur le calme poisson une véritable exaspération. Le son d'une cloche, frappée doucement à intervalles réguliers, le plonge dans une sorte de torpeur béate. La guitare l'agace, le piano lui est déplaisant jusqu'à lui faire faire des bonds désordonnés au-dessus de la surface. Par contre, les arpèges exécutés sur la harpe le mettent dans une espèce d'ivresse locomotrice dont le résultat est de le faire nager en droite ligne, de la même allure que le rythme musical, sans s'arrêter.

Enfin, M. Sautif observa, comme phénomène sans exception, qu'à chaque fois qu'il faisait entendre au poisson, d'une manière très rapide, une suite de notes descendantes, allant de l'aigu au grave, l'animal plongeait brusquement tête en bas. Quand c'était une gamme ascendante, la bête aussitôt plaquait de la tête vers la surface.

Les observations faites sur la voix humaine concordèrent avec celles fournies par les instruments de musique. Par exemple, la langue alle-

mande et la langue arabe sont désagréables au poisson, quoiqu'elles le lui soient un peu moins quand elles sont parlées par des femmes. Le russe, et surtout le chinois lui plaisent de la manière la plus intense. Le français également.

Bref, M. Sautif, ayant médité sur ces faits et multiplié les expériences, arriva à la conviction que l'homme peut, en proférant certains sons, d'une certaine manière, dans un récepteur bien placé, faire mouvoir les poissons à son gré dans leur domaine. Il prétend qu'en faisant usage de poissons très grands et très forts, convenablement attelés et munis de puissants téléphones, on pourra bientôt conduire des barques sur mer, fleuve, lac, rivière ou étang, comme on conduit des landaus, des coupés et des cabs sur les routes.

M. Sautif de Bignay et le professeur Parker, poussant leur découverte à bout, sont en train de se procurer dans la gent marine des " attelages " de première force et de grand choix ; puis, quand ils les auront dûment dressés et attachés à une barque insubmersible, ils se proposent de faire le gigantesque pari de traverser l'Atlantique, entre New-York et le Havre, véhiculés par des poissons !

COUSIN SAM.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

CARAMEL RENVERSE. — Faites fondre une demi-tasse de sucre granulé (sans eau) jusqu'à l'état de sirop ; remuez constamment jusqu'à ce qu'il brunisse ; puis versez dans un moule. Laissez reposer pendant une heure. Remplissez avec la crème suivante : battez quatre oeufs avec le



tiers d'une tasse de sucre, une pincée de sel ; ajoutez six biscuits en miettes et trempés dans une chopine de lait chaud ; mettez au four.

SALADE RICHE. — Prenez du beurre, faites-le fondre après l'avoir manipulé avec un peu de farine, puis ajoutez du vinaigre, le jaune d'un oeuf cru bien battu, deux cuillerées de crème, poivre et sel. Arrosez-en votre salade et remuez.

SALADE DE HOMARD. — Coupez la chair d'une queue de homard en dés, faites mariner deux heures ; garnissez un plat de laitue, disposez le homard avec du céleri haché, recouvrez d'une mayonnaise mélangée de crème. La tête du homard se place debout au centre du plat.

POUDING AU RIZ. — Le riz cuit dans le lait est tenu très épais, pilez-le dans un mortier et passez-le au tamis, ajoutez-y un peu d'essence d'orange ou de citron, du sucre, du beurre, quatre jaunes d'oeufs, mêlez le tout ensemble, ajoutez les blancs d'oeufs battus en neige très ferme, versez dans un plat beurré et faites monter en le laissant quelques minutes au fourneau. C'est un dessert qui paraît très bien, très peu coûteux et surtout délicieux.

CREPES AU JAMBON. — Vous battez deux oeufs en omelette avec sel et poivre. Vous versez dans une poêle où vous avez fait fondre du beurre, vous faites cuire comme une omelette, et vous la glissez, sans la plier, dans une assiette, pour la laisser refroidir. Vous faites ainsi autant d'omelettes qu'il y a de convives. Vous hachez ensuite menu veau et jambon, vous faites cuire sur le feu dans du jus ou du bouillon, vous passez au tamis, et étendez cette purée sur les omelettes, que vous roulez comme des crêpes : c'est simple et c'est exquis.



Comment on soigne un poisson

PAGE DE SAINT NICOLAS

LE SAVOIR-VIVRE ENSEIGNÉ À NOS ENFANTS

LES PETITES FILLES. — Si l'éducation, le tempérament, les besoins d'exercices physiques éloignent les fils de la maison, toute différente est l'éducation de la petite fille, qui est et doit être la compagne et l'amie de sa maman.

De bonne heure, il faut l'initier aux devoirs de la femme et la préparer à son rôle de mère de famille. Tout en surveillant de très près son éducation morale et artistique, mettons-lui une aiguille dans les mains, faisons-lui coudre le trousseau et les robes de sa poupée. Plus tard, on lui fera faire des travaux utiles qui l'intéresseront davantage, comme de petits ouvrages pour elle-même, pour ses frères, pour sa maman ou ses amies. On lui réservera une petite part — qui grandira avec l'âge — dans les soins du ménage et la cuisine ; elle passera ainsi des petits ustensiles, qui ont été joujoux pour elle, au fourneau où elle préparera des mets délicats qui seront appréciés par la famille entière. Ainsi, elle deviendra, avec le temps, capable de suppléer sa mère et d'en jouer le rôle à son tour.

Une petite fille introduite par sa maman dans un salon doit aller embrasser la maîtresse de maison et faire un gentil salut général aux personnes présentes.

Elle fera de même en quittant le salon.

Je ne parle ici, bien entendu, que de visites d'amies, car ce sont les seules auxquelles il convient de mener des enfants : il ne faut pas imposer, à ces charmants petits êtres, dont la vie est tout en mouvement, l'immobilité et la retenue obligatoire dans un salon.

Jamais une fillette ne reste au salon "au jour" de sa mère. Si on la demande, elle vient dire bonjour et s'en retourne tout de suite.

Il est de la plus élémentaire bienséance — lorsqu'une petite fille reçoit des leçons d'un professeur homme, n'eût-elle que quatre ou cinq ans — que sa mère ou sa bonne soit en tiers. Ce qui s'applique à la petite fille doit être plus rigoureux encore pour la jeune fille.

Dans les compliments obligatoires qu'excite la présence d'une charmante petite fille, tâchons de ne pas trop flatter sa vanité naissante et cet amour du luxe qui, dès le berceau, sommeille dans le cœur de toutes les femmes.

LE SOIR

Venez, mes chers petits, venez, mes chères amés ;
Sur mes genoux venez, tous les deux, vous as-
[seoir.]

Au soleil qui se couche il faut dire bonsoir :
Voyez comme il est beau dans ses mourantes
[flammes !]

Sa couronne déjà n'a plus qu'un rayon d'or ;
Demain vous le verrez plus radieux encor,
Car on ne l'a point vu s'enfuir sous un nuage.
La cigale a chanté, nous n'aurons point d'orage.

Au Ciel, qui donne tout, offrez votre prière ;

Elle est pure et charmante, et vous la dites bien.
La voix est faible encor, mais c'est Dieu qui l'é-
[coute !]

Un faible accent vers lui sait trouver une route ;
Il entend un soupir, il ne dédaigne rien.

Et maintenant dormez.—Leurs mains entrelacées
Semblent lier encor leurs naïves pensées.



Bébé fait une présentation à la basse-cour, chez ses amies les oies

Hélas ! ces coeurs aimants qu'elles viennent
[d'unir !]
Ne les séparez pas, mon Dieu, dans l'avenir !

Ils dorment. Qu'ils sont beaux ! que leur mère est
[heureuse !]
Dieu n'a pas oublié ma plainte douloureuse ;
Sa pitié m'écoula. — Tout ce que j'ai perdu,
Sa pitié, je le sens, me l'a presque rendu !

Sommeil, ange invisible aux ailes caressantes,
Verse sur mes enfants tes fleurs assoupissantes ;
Que ton baiser de miel enveloppe leurs yeux,
Que ton vague miroir réfléchisse leurs jeux.

Au pied de ce berceau, que mon amour balance,
Fais asséoir avec moi l'immobile silence.
Ma prière est sans voix, mais elle monte encor :
Dieu, bénissez ma nuit ! Dieu, gardez mon trésor !
Mme DESBORDES-VALMORE.

UN SOLDAT QUI A VU DU PAYS

Un soldat, à la fin de son service, rentrait sous le toit de sa bonne mère. Le dimanche arrive.

—Viens-tu à la messe avec moi ? dit la pieuse mère.

—Oh ! voyez-vous, ma mère, j'ai voyagé, j'ai vu Paris, j'ai acquis bien des connaissances dont ne se doute pas celui qui reste dans son village ; vous sentez bien que j'en sais maintenant trop long pour prier comme les bonnes femmes !

—Ah ! tu n'as plus besoin du bon Dieu, maintenant que tu as vu Paris ?

—Mais si, ma mère, mais je raisonne et je dis : "Il ne m'arrivera que ce qui doit m'arriver ; il est donc superflu de rien demander et d'ennuyer le bon Dieu."

La bonne mère va seule à la messe. Rentrée chez elle, elle ne prépare rien pour le repas. Le troupier arrive à l'heure du dîner. La table est vide, pas de feu dans la cheminée.

—Ah çà ! ma mère, est-ce que nous dînons en ville aujourd'hui ?

—Non !

—Mais vous ne m'avez rien préparé !

—C'est que, vois-tu, ton raisonnement m'a éclairée. Je me suis dit comme toi : "Inutile de s'inquiéter ; si mon fils doit faire un bon dîner, il le fera ; s'il doit s'en passer, il s'en passera ; tu vois que je m'instruis aussi bien vite."

Le fils comprit la leçon, et revint au bon sens :

—Ma mère, dit-il, faites votre friicot, et dimanche prochain nous irons à la messe ensemble.

MOT D'ENFANT

A genoux à l'endroit où son papa fait habituellement sa prière du matin, François, quatre ans, croise les bras et remue les lèvres.

La maman lui dit :

—Que fais-tu, chéri ?

—Oh bien ! je fais comme papa : je fais ma prière, mais je ne dis rien.

JEUX ET AMUSEMENTS

METAGRAMME

(Pour les tout Petits)

Langue ancienne — heure du jour
— étoffe — chaussure — gros chien.

CHARADE

On se couche entre deux Premier —
On est couvert de mon Dernier —
On doit mourir pour mon Entier.

CHARADE

Dans l'alphabet est mon Premier,
Ainsi que mon Deuxième.
Ceux qui fréquentent mon Entier
Ne tombent pas dans mon Troisième.

MOTS CARRÉS

De Rome mon premier fut jadis le sauveur —
Mon Second est un mont, où, dans les temps an-
[tiques,
Un arrêt fut rendu par un royal pasteur —
Mon Troisième est fatal aux pauvres hydropiques.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

JEUX DE SOCIÉTÉ

Ce jeu était déjà pratiqué chez les Grecs, avec cette différence qu'au lieu de farine, ils employaient de la lie. Il est fort amusant... pour les spectateurs. On met simplement dans un vase quelques pièces de monnaie et on les recouvre d'une épaisse couche de farine. Le tout étant placé sur une chaise, celui qui se présente doit aller chercher une des pièces au fond avec ses dents et sans se servir de ses mains. Recomman-



dez-lui seulement de fermer les yeux, auxquels la farine pourrait faire du mal. Malgré cela, le patient aura bien des chances pour ne pas attraper une pièce, suffoqué qu'il sera par la farine. Quand plusieurs enfants se seront ainsi escrimés et auront eu la figure enfarinée, ayez pitié d'eux et enlevez une bonne partie de la farine. Il est vrai que, chaque acteur devenant à son tour spectateur, tout le monde s'amuse.

LE JEU DES PETITS PAPIERS

N'est-ce point le moment, quand s'approchent les longues soirées d'hiver, de parler à nos gracieuses lectrices d'une des récréations les plus attachantes pour des esprits fins et délicats ?

Le "jeu des petits papiers" a été mis en honneur par l'aristocratie intellectuelle de notre époque. La première condition est d'être peu nombreux, autant qu'on peut tenir autour d'une table éclairée par une seule lampe, et pas davantage. Quand on n'est que cinq ou six, ce n'est pas assez pour entretenir le feu d'artifice : au delà de dix ou douze, il se forme des groupes, et l'on n'est plus ensemble.

Le vrai "petit papier", c'est la question personnelle : on écrit sa question sur un papier qu'on plie et l'on met une adresse. La personne qui reçoit ce pli, par l'intermédiaire de la corbeille, où toutes les questions ont été centralisées, doit en ignorer la provenance et répond en toute liberté.

Il y a aussi la question générale, une seule question, à laquelle tout le monde répond : c'est le plus souvent une définition ou bien un cas de conscience, un problème de sentiment. La question est proclamée à haute voix et chacun se met au travail : on peut consulter son voisin, mais c'est défendu, et surtout quand on a fini par trouver une jolie réponse, on la garde pour soi.

En principe, les compositions sont secrètes : la maîtresse de la maison dépouille la corbeille, lit à haute voix et, si elle reconnaît l'écriture, comme c'est le cas le plus fréquent, elle a le devoir de garder un secret absolu.

En principe, nous dit M. Gaston Bergeret... mais qu'une maîtresse de maison, intelligente et bonne, sait parler et se taire à propos !

Voulez-vous me permettre maintenant, chères lectrices, de vous donner au hasard quelques-unes des pensées qui ont jailli spontanément en

ces brillants assauts de verve d'une étourdissante gaieté présidés par Mme de Beausacq.

— Que vous dit la solitude ?

— Elle laisse parler les absents. — Comtesse Diane.

— Quelle est la meilleure part ?

— Celle qu'on donne. — Comtesse Diane.

— Comment faites-vous pour être toujours gracieux ?

— J'aime. — Comtesse Diane.

— Qu'est-ce que l'honneur ?

— Pour un homme, ne rien craindre ; pour une femme, ne rien braver. — Eugène Marbeau.

— Qu'est-ce qu'un homme sérieux ?

— Celui qui se croit regardé. — José-Maria de Hérédia.

— Pourquoi les animaux sont-ils inférieurs aux hommes ?

— Parce qu'ils ne peuvent pas dire qu'ils leur sont supérieurs. — Eugène Mouton.

— Combien coûte une concession ?

— Toutes celles qu'elle entraîne. — Sully Prudhomme.

— Qu'est-ce que l'âge ?

— Un fleuve que les femmes s'efforcent de faire remonter vers sa source. — Comte Albert de Circourt.

— A quoi sert la parole ?

— A ennuyer, au lieu de s'ennuyer. — Sully Prudhomme.

— Qu'est-ce qu'un sceptique ?

— Celui qui ne croit pas encore. — Gaston Bergeret.

— Où se cultive la graine d'épinards ?

— Sur les champs de bataille. — Eugène Marbeau.

— Sur quoi pleurent les saules ?

— Sur l'eau qui ne revient plus. — Carmen Sylva.

— Où va l'espoir quand il nous quitte ?

— Creuser notre tombe. — Carmen Sylva.

— Serait-on heureux d'avoir des ailes ?

— A condition de garder ses mains. — Carmen Sylva.

— Qu'est-ce que les femmes craignent le plus ? Leur coeur. — Comtesse Diane.

— Quel est l'animal que vous détestez ?

— Le singe, parce qu'il m'humilie. — José-Maria de Hérédia.

— Comment voudriez-vous arranger votre vie ?

— Jouir un peu de moi, beaucoup de ceux que j'aime, et ne voir les indifférents que pour leur être utile. — Comtesse Diane.

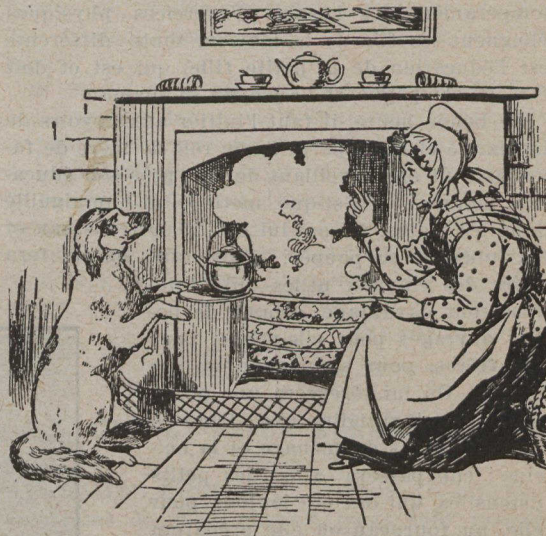
Mais, jouez vous-mêmes aux petits papiers : à votre tour, vous verrez jaillir autour de vous bien des pensées étincelantes qui deviendront une sorte de livre d'or de votre famille.

COMPTABILITÉ

Un caporal faisant le compte du prêt à un soldat, après lui avoir détaillé les articles qui se montaient à... fit ensuite l'addition de cette manière : 12 et 6 font 18 et 10 font 28 ; je pose 8 et retiens... Puis, s'arrêtant, il dit au soldat : Tiens, un autre que moi te retiendrait 2, mais moi je ne retiens rien.

On demande la somme qu'il devait lui donner et celle qu'il lui a donnée.

DEVINETTE



Trouver l'enfant de la ménagère et deux petits chats.

CHARADE

Prenez ce qu'ici-bas vous voyez de plus grand
Et placez-le d'abord ; — mettez au second rang
Ce qui lasse le plus le corps et la cervelle,
Et composez du tout une chose très belle.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU No 79

Métagramme. — Dure. — Jure. — Lure. — Pure. — Mûre. — Bure. — Hure.

Charade. — Matin.

Rébus. — Il faut autant que possible obliger tout le monde.

Mot à mot : Ile — faux — TOT — an — queue — pot — cible — OB lit — G — toue — Le — monde EU.

Jeu de Dames. —

Noirs	Blancs
1. 28—22	17—19
2. 27—22	34—43
3. 22—18	13—22
4. 32—27	22—33
5. 49—9	3—14
6. 35—2.	

CONCOURS

DE

L'ALBUM UNIVERSEL

Notre entreprenante revue, dont le succès s'affermir de jour en jour ; désireuse de faire plaisir à ses lecteurs, a décidé de leur fournir l'occasion de participer à un concours, dont les conditions et les prix seront détaillés au public la semaine prochaine, ainsi que le sujet même du concours. L'Album Universel ne reculera devant aucun sacrifice, afin de rendre ce concours rémunérateur pour les vainqueurs, et attrayant pour tous !

LA SEMAINE

Beaucoup de paroles et peu de faits à l'horizon politique de cette semaine. Toutefois, comme les racontars internationaux ont généralement quelque valeur, je vais résumer les plus récents.

Le roi d'Italie et la reine Hélène viennent à peine de quitter Paris, qu'on y annonce déjà la visite du jeune roi d'Espagne, en mai prochain. Les nations latines visent, dit-on, à une entente, à même de déjouer les combinaisons des capitales du Nord. Les mots diplomatiques, très polis, prononcés à travers des écrans composés de millions de baïonnettes, vont quand même leur petit train. Ainsi, un ministre russe trouve superbe le traité d'arbitrage anglo-français et prétend que l'exemple sera suivi.

Toujours de Paris vient la nouvelle de la fin prochaine de la liberté d'enseignement au pays de M. Combes, et l'adoption probable du service militaire de deux ans.

Pour avoir trop aimé les armes et les conquêtes, territoriales s'entend, le grandissime Empereur du Sahara risque de se faire appréhender par la gendarmerie, dans son pays natal, puis de s'en faire bannir. C'est assez de quoi faire réfléchir un empereur, qui, en désespoir de cause, n'aura plus qu'à aller danser la bamboula parmi ses sujets du désert.

De Berlin on nous fait savoir qu'un train, machine système Siemens, a obtenu une vitesse de 207 kilomètres à l'heure, soit 130 milles ; c'est très beau, très rapide. Gare la casse. Où s'arrêtera-t-on, engagé que l'on est en de si vertigineuses courses ?

Sa Sainteté Pie X, après sa magistrale encyclique, que les grands journaux nous permettaient de lire ces jours-ci, a par deux actes notoire presque défini sa ligne de conduite future.

En refusant à Alphonse XIII la permission de visiter le roi d'Italie, le Pape montre bien qu'il veut, inflexible, suivre la ligne de conduite adoptée par son prédécesseur, au sujet de la visite des souverains catholiques à Rome. Et, en accordant une décoration pontificale, à l'organisateur du premier pèlerinage américain de son pontificat, il prouve que sa sollicitude s'étend également à tous les catholiques, qu'ils appartiennent à un Etat dit catholique ou non.

Au Maroc, les troupes du Sultan se sont fait battre. A chacun son tour en ce pays, paraît-il. Des Balkans, fort peu de nouvelles ; le calme n'y règne pas, croyez-le, mais le mot d'ordre est au silence, sans doute parce que de plus redoutables nuages s'amoncellent ailleurs.

Quand je vous le disais, que la Presse associée est une très belle institution pour renseigner les peuples ! Qu'en pensent les lecteurs ?

En extrême Orient, on déclare la guerre inévitable entre la Russie et le Japon ; mais peut-être cela s'arrangera. En tous cas, les plus fins n'en peuvent rien dire, sinon que de chaque côté on fait montre de forces disponibles et s'équilibrant plus ou moins.

L'arbitrage au sujet de l'Alaska, dont je parle dans mes échos, fait couler des flots d'encre et dessèche bien des gosiers en ce moment. Au petit bonheur enregistrons diverses opinions.

C'est d'abord un journal anglais qui traite M. Laurier de "Deloyal". Quelle ironie ! et combien notre premier ministre doit regretter "in petto" certaine phrase prononcée lors du jubilé Victoria.

Puis, c'est un quidam, exalté, qui nous fait grâce de la vie, par pure humanité ! L'ogre montre les dents. Sommes-nous encore des enfants ? L'avenir saura résoudre ce problème. Un autre nous dit que nous devrions être fiers de ce qui arrive. Il y a des gens qui se résignent facilement.

Quelqu'un conseille, en revanche, d'acheter le Groenland, afin d'éviter un nouvel arbitrage à l'Est.....

Carnegie, lui, va plus loin, il voudrait fusionner le Canada, les Etats-Unis et les Iles Britan-

niques en un seul tout. Certains hommes ne doutent de rien ; nous lui souhaitons beaucoup de succès.

En attendant, le Canada, peu satisfait des façons d'agir de l'oncle Sam, dénoncerait le "modus vivendi" des pêcheries américaines de l'Atlantique. Terre-Neuve suivrait cet exemple, et les Yankees seraient peut-être condamnés à faire gras à perpétuité. C'est fâcheux, même pour un peuple riche.

Quant à Redmond, il n'est guère content des vucs gigantesques de Carnegie, et il se déclare contre l'émigration irlandaise. Disant : que la majorité des travailleurs irlandais sont mieux chez eux qu'aux Etats-Unis. C'est significatif !

L. d'O.

AUTOUR DES TOMBEAUX

Le mois de novembre nous ramène la fête des morts, fête douloureuse où chacun, avec une piété plus tendre et un coeur plus ému, pense à ses chers disparus ; fête silencieuse et recueillie où la grande famille chrétienne est hantée par les souvenirs d'outre-tombe.

On parle moins haut au foyer, on se dit bonjour et bonsoir à voix basse, avec une arrière-pensée. Cette pensée, qu'on n'a pas besoin d'exprimer, va aux absents, aux âmes que nous aimions et qui sont parties, à ceux que l'on n'a plus mais qu'on revoit toujours.

Nos grandes villes, affairées et agitées, sceptiques et moqueuses, prennent elles-mêmes, comme nos plus modestes campagnes, un air plus grave.

Il y a un mouvement de population du côté des cimetières, une sorte de procession et de pèlerinage consacré vers ces champs du repos où dorment ceux qui nous attendent.

Il n'est pauvre si pauvre qui, en allant visiter les siens, ne veuille les fleurir d'un bouquet ; ou plutôt, ces jours-là, il n'y a ni pauvres ni riches, il n'y a que des gens en vêtements noirs qui viennent, les uns prier, les autres rêver devant des tombeaux.

Et tous ces visiteurs, qui se rencontrent, sans se parler, dans les allées des cimetières déjà parsemées de feuilles mortes, ne sont, bien qu'ils ne se connaissent pas, ni étrangers, ni indifférents les uns pour les autres. Ils sont unis dans une pensée commune par le voisinage de la mort ; ils sentent, en se voyant dans le même lieu, en accomplissant le même devoir, qu'ils ont les mêmes épreuves et les mêmes regrets.

La fraternité humaine est enseignée par la souffrance humaine. Tous ces yeux qui se regardent là-bas sont des yeux qui ont pleuré de la même façon.

* * *

Le spectacle varie peu, au champ de la mort. De quelque côté que l'on se tourne, c'est la tristesse qui pleure et qui prie.

Ici, devant un marbre tumulaire portant gravé un nom bien cher, une pauvre veuve, jeune encore, se tient immobile, comme pétrifiée par le malheur.

Son attitude, son regard, ses lèvres entr'ouvertes pour livrer passage à la prière qui monte de son coeur, tout en elle exprime l'élan de l'âme vers les horizons infinis, vers l'être qui fut, vers le compagnon de route envolé.

Là, c'est une famille en habits de deuil qui sème des fleurs sur une tombe, en égrenant pieusement le chapelet.

Plus loin, c'est une enfant qui pleure, agenouillée devant une petite croix de bois. Elle est vêtue à la façon des pauvres, pauvre elle-même et déjà orpheline. La mort, en tarissant pour elle les sources les plus pures et les plus profondes de nos joies terrestres, a fait en son coeur une blessure inguérissable.

La souffrance, la vie dépouillée dans sa fleur, désenchantée dans son printemps, voilà pour elle la douloureuse réalité.

Elle n'a pas de fleurs à répandre sur la tombe des siens, elle n'a que ses prières et ses larmes, mais un passant, que la sympathie si naturelle aux coeurs bien-nés incline vers ce petit être qui n'a plus de père pour la défendre, plus de mère pour la consoler, laisse tomber son bouquet aux genoux de l'orpheline. Celle-ci relève la tête, et à travers ses larmes, sourit à l'étranger compatissant.

* * *

Ce qui frappe dans toutes ces manifestations de la douleur, en face des tombeaux, c'est la sublime confiance et l'admirable espoir des coeurs. C'est la foi de tous ces chrétiens, des petits et des grands, du pauvre comme du riche ; la foi, ce dernier trésor de consolation pour la pitoyable humanité, qui porte à converser par delà la tombe avec les parents et amis disparus.

A travers ces âmes que réunit une commune douleur, une même pensée de charité compatissante, on sent passer le rayonnement des espérances d'outre-tombe, je ne sais quelle puissance mystérieuse qui berce la souffrance et rend les larmes moins amères.

Ce qu'on appelle la Libre-Pensée aura beau faire, et le matérialisme scientifique ou prétendu tel aura beau dire : le culte des morts et, avec lui, la certitude ou l'espérance d'une autre vie au delà de la tombe, d'un rendez-vous suprême qui réunira dans l'amour, dans la lumière et dans la paix, ceux qui ont vécu ensemble ici-bas, sont des sentiments aussi anciens que le coeur de l'homme. Et voilà pourquoi, tant qu'il y aura des hommes, le culte des morts gardera des fidèles.

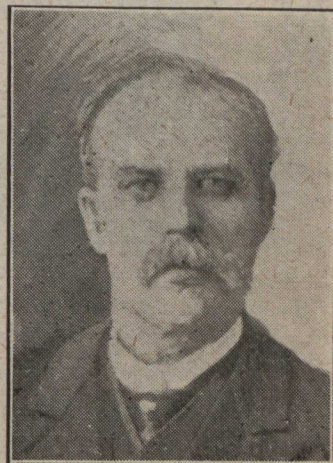
Le petit bouquet, apporté par une pauvre femme en deuil sur la tombe de son mari ou de son enfant, en dira toujours plus long que les discours des esprits forts, et les humbles fleurs qui composent ce bouquet ne se faneront pas de sitôt sur le chemin de la vieille humanité.

"Peut-on douter sur un tombeau !"

Sur la tombe vénérée des parents ou des amis, on croit ou on regrette de ne pas croire.

D. L.

A LA
MEMOIRE DE
M. ISRAEL
GOD CHARLES,
Décédé à l'âge de
72 ans et 4 mois,
au Sault au Récollet



Hélas ! il est parti celui que nous pleurons, Celui dont les vertus étaient notre envie, Celui dont la mort sainte que tous nous envions, Hélas ! il est parti sans regretter la vie...

Et, pourquoi regretter le séjour d'ici-bas ? Séjour fait d'amertume, d'orage et de tristesse, Quand on sait qu'au delà et qu'après le trépas Nous trouvons ailleurs la joie, l'allégresse.

Ainsi le comprenait celui qui dans nos coeurs A laissé en partant, ô sainte souvenance, Son souvenir aimé que bénissent nos pleurs, Larmes bénies de Dieu, où reluit l'espérance.

Ah ! vous qui regrettez de le savoir là-haut, Vous tous qui l'entouriez d'amour et de caresses Séchez vos pleurs, parents, car au fond du tombeau Vous irez avec Dieu retrouver sa tendresse.

E. MASSICOTTE.

LISEZ CE QUE DIT M. RENFREE AVEZ-VOUS EU MON LIVRE ?

IL EST GRATUIT AUX MALADES

Il explique comment on peut se guérir sans rien risquer. Il parle d'un remède qui est si sûr que je puis vous dire : "Prenez-le pendant un mois à mon risque". Alors, après 30 jours, vous seul en déciderez. Si vous dites : "Le Restaurant du Dr Shoop ne m'a pas fait de bien", c'est moi qui y perd — non pas vous — et vous n'aurez pas même à payer un centin si j'échoue.

J. N. Renfree, 46 Granger St., Atlanta, Ga., m'a écrit :

"Des spécialistes de New York pompèrent mon estomac et appelèrent ma maladie Catarrhe Acide de l'Estomac. Deux années durant ils m'ont traité et n'ont pas réussi.

"J'obtins six bouteilles du Restaurant du Dr Shoop à la pharmacie de M. Jacobs, Atlanta. S'il échouait, il ne devait rien me coûter. Après la quatrième bouteille il y eut changement. Après la sixième bouteille je pus manger n'importe ce que je voulais. A présent je suis en bonne santé. La Dyspepsie et la Nervosité sont disparues. Servez-vous de ma lettre d'une façon privée ou publique, car c'est le moins que je puis faire pour vous montrer ma gratitude pour les résultats que vous avez obtenus dans mon cas."

M. Renfree a usé mon Restaurant parce que j'avais pris le risque. Je fais cette offre rien que pour vous induire à l'essayer, et pour vous montrer que j'y ai pleine confiance. J'en prends tout le risque sur moi. Je sais ce que le Restaurant du Dr Shoop peut faire et fera pour vous si vous l'essayez. Demandez aujourd'hui le livre qu'il vous faut ainsi que le nom d'un pharmacien proche, qui vous donnera six bouteilles du Restaurant — Restorative — du Dr Shoop, pendant un mois à l'essai. On ne saurait trop apprendre sur la manière de se conserver en bonne santé.

Ecrivez maintenant pendant que vous y pensez.

Mentionnez simplement le livre que vous désirez et adressez Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis., E. U.

Livre No 1 sur la Dyspepsie
Livre No 2 sur le Cœur
Livre No 3 sur les Rognon
Livre No 4 pour les Femmes
Livre No 5 pour les Hommes
(cacheté)
Livre No 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux non chroniques se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez les pharmaciens.

VARIÉTÉS

L'esprit d'aujourd'hui :
L'oncle — Eh bien, mon petit Bob, que comptes-tu faire un jour ?
Bob — Je me ferai cocher de fiacre, mon oncle !

—Voyons, est-tu fou ? Il faut choisir une position plus élevée que ça.
—Oui, tu as raison ; alors cocher d'omnibus, hein ?

Un gamin demande l'aumône en se disant abandonné de tous :

—Tu es donc orphelin ?
—Oui, monsieur.
—Il y a longtemps ?
—C'est de naissance !

—Dis-moi, mon ami, est-ce que ton cousin de Perpignan va s'installer chez nous ?

—Pourquoi cela ?
—Voilà huit jours qu'il ne nous quitte pas.
—Alors, qu'il parte.

Toto, qui souffre beaucoup d'une dent :

—Maman, dit-il avec décision, moi, je veux que cette dent s'en aille.

—Eh bien ! mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

—Non, non, pas de dentiste, ça me ferait mal !

—Comment faire, alors ?

—Tu sais bien... donne-moi beaucoup de dragées, puisque tu dis toujours que ça fait tomber les dents toutes seules.

—Garçon, enlevez-moi cette eau, elle est trouble.

—Vous vous trompez, monsieur, c'est le verre qui est sale. Quant à l'eau elle est excellente ! Goutez-la plutôt !



"Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**
Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SO: P CO., MONTREAL
36-**-n-y

Rotibal n'aime décidément pas les créanciers.

Hier un créancier pauvre — on ne devrait jamais en avoir de tels — se présente chez lui.

—Monsieur sait que, vu l'état des affaires, je suis fort gêné... Vous êtes là fort aise, etc.

Rotibal superbe :
—De pareilles théories!... Vous êtes donc un anarchiste ?



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage ; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

**ROD. CARRIERE,
OPTICIEN**

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés :

1741 Ste-Catherine

(entre les rues St-Denis et Sanguinet)

Téléphone Bell Est 2257



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

LES BIZARRERIES DE LA LANGUE

Un monsieur décède. On vous dit qu'il vient de "s'éteindre".

Deux jours après, on l'appellera : "Feu" X... !

A CHICAGO

Un client au propriétaire du restaurant :

—J'ai trouvé ce morceau de cordon de soulier dans ma soupe.

—Comment ! un cordon de soulier ?

Le gargotier, très digne, au garçon :

—Rempportez la soupe de monsieur et dites au chef de la passer. Il a pourtant l'ordre formel de se servir toujours de la passoire, malheureusement il l'oublie quelquefois.



—Dites donc, beau-père, vous n'avez pas d'autres cigares que ceux que je vous ai donnés pour votre fête ?

—Non.

—Tant pis, ils sont infects !

ON VOUS REPONDRA

Demandez à qui vous voudrez si le **BAUME RHUMAL** n'est pas le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.



—Vous ignorez, Monsieur, que je suis un gentilhomme de vieille souche...

—Vieille souche, peut-être, mais gentilhomme, vous m'étonnez !

C'EST SA FAUTE

Messieurs, vous croyez parfois avoir à vous plaindre de mesdames vos épouses. Si vous réfléchissez un tant soit peu, vous constateriez que, quatre-vingt-dix fois sur cent, c'est vous qui êtes dans votre tort.

En voulez-vous un exemple ? Regardez M. Durand qui arpente son salon de long en large, avec des mouvements nerveux dénotant une certaine irritation. Nous sommes au déclin du jour. Lentement, l'ombre de la nuit descend sur la terre. Mme Durand révasse, engloutie dans un fauteuil.

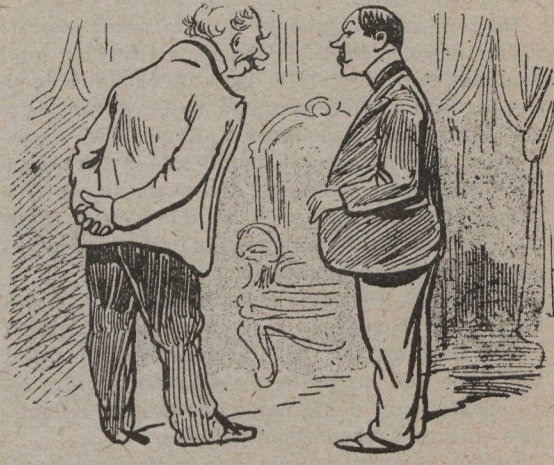
—C'est encore gentil, murmure Durand sans s'arrêter dans sa marche. J'ai à travailler et il n'y a pas une goutte de pétrole dans la maison.

—C'est bien de ta faute, rétorque aigrement Mme Durand.

Et comme son époux, suffoqué, cesse subitement de déambuler :

—Bien sûr, fait-elle sur le même ton ; si tu ne m'avais pas refusé l'automobile que je t'ai demandée, il y en aurait un plein bidon dans la maison.

Quand je vous le disais que les messieurs ont toujours tort.



—Ma belle-mère est souffrante, je viens d'envoyer chercher deux médecins...

—Tu es un gendre chic, toi ! Deux médecins !

—Le premier pourrait la rater...

EN COUR D'ASSISES

Le président.—Enfin, vous avez jeté votre femme sur les rails au moment où le train passait ?

L'accusé.—C'est exact, monsieur le président ; mais il faut que je vous dise : je lui expliquais quelque chose, et comme elle ne comprenait pas bien, je l'ai mise sur la voie...

UN PARVENU

Un riche parvenu se vante, souvent de son origine ; il est fier des difficultés qu'il a dû vaincre pour arriver à la fortune, et s'écrie de temps en temps :

—Je me suis fait moi-même !

On lui offrait du gibier dans une maison où il dînait :

—Merci ! répond-il ; je ne mange que le gibier que je tue moi-même !

Une autre fois, quelqu'un lui proposa de l'omelette en disant :

—Est-ce que vous ne mangez que des oeufs que vous pondiez vous-même ?



—Qu'est-ce qu'il dit, ton journal ?
 —Il annonce que le meilleur des cognacs, est le cognac GABRIEL DUBOIS !

CHOSSES ET AUTRES

—On prétend que la croix du Christ était en bois de tremble et que, en raison de cette particularité, les feuilles de cette espèce de peuplier furent condamnées à trembler jusqu'au jour du jugement dernier. Suivant une autre version, ces feuilles se prirent à trembler d'elles-mêmes, par suite de l'horreur et de la honte que leur causa l'usage sacrilège que l'on avait fait de cette arbre. L'explication du frémissement continu du feuillage du tremble est très simple : il provient de ce que la feuille en est très large et munie d'une tige si fine et si flexible que la moindre brise déplace cette feuille.

—On peut convertir le fruit du "bananier", ou les bananes en farine, et cette farine en pain, qui au point de vue diététique serait supérieure sous tous rapports, assure, sir Henry Stanley à la farine de blé, comme goût et nutrition, sans compter que la digestion en sera supérieurement facile.

IL FAUT LES DEUX

La foi sans le BAUME RHUMAL ne pourra pas vous guérir de votre enrouement.

—Durant le dernier siècle 5,079,362 d'Allemands ont émigré aux Etats-Unis.

—L'hélice du vapeur est trop petite pour son corps : voyez la queue de la baleine en rapport avec sa taille — aussi fait-elle 50 milles à l'heure pendant que le vapeur n'en fait que 25.

—Les étoiles "semblent" scintiller parce que les rayons lumineux qu'elles émettent, partant d'un même centre de vibration, se détruisent les uns des autres en raison de l'inégalité du parcours de ces astres qui amène des périodes récurrentes d'obscurité temporaire. C'est par suite de la même loi que deux sons dont les vibrations s'interceptent les unes les autres, à des phases opposées, ne s'entendent plus.

—Les Egyptiens ne connaissaient pas la poulie de sorte que, pour élever les blocs de granit, ils avaient imaginé d'établir autour des fondations des pyramides des pentes de sable sur lesquelles ils roulaient ces blocs. A mesure que la construction s'élevait, ils élevaient et étendaient la pente sablonneuse qui cachait ainsi les parties déjà construites, de sorte qu'à la fin on ne voyait plus qu'une montagne de sable. Quand on désensabla — et ce fut un vrai travail — ce qu'on aperçut d'abord fut le sommet de la pyramide. De là l'erreur de l'auteur qui affirme ce fait.

—Les parents des enfants japonais font une surveillance spéciale afin que leurs enfants écrivent des deux mains. C'est une coutume à répandre.

—Napoléon Ier adopta l'abeille comme emblème parce que cet insecte personnifie le travail et l'activité. Il se rappela, du reste, que, en 1653, on avait trouvé dans le tombeau de Childéric trois cents abeilles en or, aux ailes ornées de cornalines. Ces abeilles d'or, toutefois, n'étaient autres que des "fleurons", sorte d'ornements que l'on attachait aux harnais des chevaux de guerre.

—On fait grand bruit autour d'une récente cure américaine.

C'est à l'hôpital maritime de New-York qu'on l'a enregistrée. Là, le médecin a rendu la vue à une jeune femme aveugle de naissance.

Pour cette cure extraordinaire, il a eu recours à une méthode où le radium et les rayons X jouent le plus grand rôle.

A notre époque, on ne s'étonne plus de grand chose, mais n'est-ce pas le cas de dire : Faut voir !

—Jeunes gens, qui fumez sans discrétion, lisez l'histoire suivante :

Il y a à Vienne, à l'hôpital, un homme que le tabac a rendu fou. Ce malheureux, qui était pompier de son état, avait aux lèvres un feu qui ne s'éteignait jamais : il fumait jusqu'à quatre cents cigarettes par jour, quarante à l'heure en moyenne. Un vrai record ! Ce malheureux s'éteint lentement. C'est la première fois que, en dehors de son métier de pompier, il laisse quelque chose s'éteindre.

—Inès de Castro, femme de don Pedro, fils d'Alphonse IV, fut exhumée six ans après sa mort et couronnée reine de Portugal. C'est Alphonse IV qui avait fait tuer Inès à qui son fils s'était marié secrètement. Don Pedro, après la mort de son père (1357) rendit à celle qu'il avait perdue ces singuliers honneurs.

Ceux qui toussent ont plus à redouter

Les nombreuses imitations du Sirop Mathieu que n'ont les propriétaires de cette préparation célèbre contre les rhumes, bronchites, etc. La vente de quelques flacons de plus ou de moins ne pourrait guère les affecter, mais un essai de quelques semaines d'un remède inefficace permettrait peut-être à la maladie de faire de tels progrès que la guérison pourrait en devenir presque impossible. Insistez donc pour avoir le remède infailible, le remède tonique et fortifiant, celui qui guérit tous les jours des rhumes les plus obstinés, le

SIROP MATHIEU de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

35c le gros flacon. En vente partout
Cie J. L. MATHIEU, Prop.
 SHERBROOKE, P. Q.



Boulevard Saint-Paul

Le Parlement Fédéral vient de voter la somme nécessaire à la reconstruction du pont sur le canal Lachine, et des soumissions sont demandées aux contracteurs pour ces travaux. Cela signifie que les chars électriques qui se rendent actuellement jusqu'au pont, traverseront bientôt la ville Saint-Paul dans toute sa longueur.

La Cie du Grand-Tronc a fait l'acquisition récemment d'une grande étendue de terrain à côté de notre propriété, et y a même commencé des travaux considérables. Nul doute que le projet de la construction d'une nouvelle ligne à l'océan Pacifique a été le principal motif de cette grandiose opération, et sans connaître les projets immédiats, nous sommes moralement certains qu'il y aura, d'ici à peu de temps, un développement considérable de ce côté.

Nous croyons donc devoir engager tous ceux qui songent à devenir propriétaires, à venir se fixer chez nous. Il y a d'excellents lots encore, sur lesquels vous pourrez faire votre choix.

Nos prix sont très bas, à la portée de tous.

Nos conditions, vous les faites vous-même

S'adresser à

ED. GOHIER & Cie

AGENTS,

Edifice Liverpool & London & Globe

112 Rue St Jacques.

Tél. Bell Main 1409
 Sur le terrain 1015.

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.



—Un mot de plus, mon gendre... je me fiche par la fenêtre !...

—Oh ! ne vous gênez pas, vous savez... pour une fois que vous avez un bon mouvement !

SUPERSTITION RAISONNÉE

—Je croyais Mme Léquilibrée une femme éclairée.

—Elle l'est.

—C'est ce qui vous trompe, madame. Elle est aussi superstitieuse que la personne la plus ignorante.

—Vous m'étonnez.

—En voulez-vous la preuve ? J'étais invité à dîner chez elle, et elle m'a délicatement prié de ne pas venir, car elle craignait que nous ne fussions treize à table.

—Je comprends très bien que, pour un dîner, on redoute le nombre treize.

—Ah ! vous comprenez cela ?

—Oui, je le comprends... surtout quand on n'a de l'argenterie et de la vaisselle que pour douze.

SACS ET PARCHEMINS

—Mlle Patouille épouse le marquis de La Rochebardière.

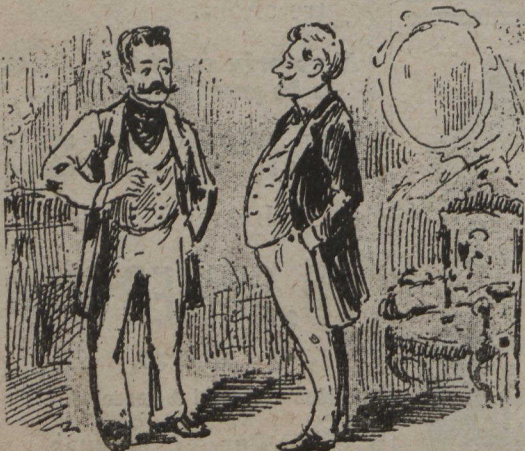
—Pourquoi ?

—Elle a dit un "oui" pour avoir un "nom".

AU THEATRE

Directeur. — Cette scène demande beaucoup de réalisme ; pensez-vous que nous pouvons trouver un homme qui grognera comme un ours ?

Le régisseur. — Sûrement, il y a une demi-douzaine d'acteurs qui n'ont pas été payés depuis six semaines et qui crèvent de faim ; ils grognent déjà comme trente-six ours.



—Ta belle-mère se remarie... et avec qui ?

—Un marchand d'antiquités...

—Pas bête, ça va lui faire un vieux tableau de plus.

CHIRURGIE ! CHIRURGIE !

Le prince de la science a complaisamment étalé ses instruments de torture et se prépare à pratiquer sur le moribond une opération effroyable.

—Docteur, vous le sauvez ? interroge anxieusement la future veuve.

—Non, madame, il ne reste aucun espoir.

—Mais alors... cette opération ?

—Eh ! madame !... il faut bien "amuser" le malade !...

PROPOS DU FACTEUR

Une demoiselle, c'est une lettre non encore envoyée ;

Une femme mariée, une lettre parvenue à son adresse ;

Une veuve, une lettre perdue par son destinataire ;

Une divorcée, une lettre refusée ;

Une vieille fille, une lettre oubliée poste restante.



—Comment avez-vous trouvé ma pièce, chère Madame ?

—Une profonde impression, je n'en ai pas dormi de la nuit.

—Vraiment, à ce point ?

—Oui, mon cher, j'avais trop dormi au théâtre.

LES ENFANTS TERRIBLES

Toto, au dessert, s'adresse à une dame qui a dîné avec ses parents.

—Alors, dit-il, on va bientôt te cueillir, dis ?

—Pourquoi ça ? demande la dame, stupéfaite.

—Mais parce que maman disait, l'autre jour, que tu commençais à devenir mûre !

LE RAPPORT

Badadia, en visite chez Bobéchon, admire un magnifique chien de chasse que possède ce dernier.

—C'est une bête de race, dit-il, je suis sûr qu'il doit bien rapporter.

—Surtout des puces ! interrompt Mme Bobéchon, d'un ton rogue.

VITE

Si votre enfant a la coqueluche, soignez-le avec du BAUME RHUMAL, qui arrêtera les quintes si douloureuses pour le bébé et pour sa pauvre mère, qui le voit et le sent souffrir.



—Je vous avais dit de ne prendre que deux cuillerées de cette potion, et la bouteille est vide ?

—C'est que jamais je n'avais siroté qu'égoutte chose d'aussi chouette !

ABSOLUMENT HISTORIQUE

Une bonne, qui s'est piquée avec la pointe d'une fourchette, paraît très inquiète.

—Songez donc, madame, dit-elle à sa maîtresse, si c'était du faux, ça pourrait s'enflammer, s'envenimer.

—Rassurez-vous, mon enfant, ce n'est pas du faux, c'est de l'argenterie.

—Vous en êtes bien sûre ?

—J'en suis certaine.

Le lendemain, argenterie et bonne avaient filé par le premier train !

LA LECON DE BOB

Bob (répétant d'après son précepteur) :

—Christophe Colomb était Italien de naissance.

Le précepteur (désireux d'avoir la mesure de l'intelligence de son élève) :

—Et qu'est-ce que c'est qu'un Italien ?

Bob. — C'est un joueur d'orgue de Barbarie !

LA LOGIQUE DE L'ENFANCE

—Maman, je vais jouer dans le jardin...

—Non, mon mignon, il fait trop froid. Reste dans le salon, où il y a un bon feu.

—Alors, pourquoi n'ouvres-tu pas la fenêtre ?... Ça donnerait de la chaleur au jardin !



—Tiens... Hector, tu me feras mourir de chagrin...

—Tais-toi... tu me donnerais envie de continuer.